

« Pleinement investis dans les affaires du monde, les chrétiens le sont aussi dans le Royaume. Leur temps est celui de l'Espérance, cette "longue veille", selon la belle expression de Maurice Bellet, qui se transmet génération après génération. »

Michel Cool

LE TEMPS CHANGE

Le temps abrégé

Voix chinoises

Le temps de l'accomplissement

Sommaire

● Éditorial Pierre CHAMARD-BOIS	1
● Sress d' "Orange" Samuel FOSSAERT.....	5
● Un temps pour mûrir : le volontariat civil Maëlle SIROU.....	9
● Les amis du bois : une rencontre au fil du temps Thomas BAUDURET	15
● Flexibilité tout azimut Pierre LAURENT	19
● Msas, ou les SMS au pas des boeufs Arnaud de BOISSIEU.....	23
● Le temps abrégé des médias et de la politique Michel COOL.....	27
● Voix chinoises Extraits présentés par Jacques MEUNIER	31
● Chez les Bouddhistes, le temps relativisé Dennis GIRA	41
● Car le monde et les temps changent... Jean-Marie PLOUX	45
● Le temps de l'accomplissement Interview de Jean-Marie MARTIN.....	55
● SOURCES : Exprimer la foi pour des temps nouveaux.....	61
● Le temps s'est arrêté Poème de Fabrice.....	66
● UN LIVRE – UN AUTEUR : Les tactiques de chronos (Éd. Flammarion).....	67

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Christophe Roucou.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Geneviève Ferronnière	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger : Abonnement ordinaire 2007 : 30 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6,50 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,54 €.

Dépot légal n° 447 - Juillet 2007

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660

Vivre la mission en temps réel



Vivre avec son temps¹ est un impératif pour ceux et celles qui s'engagent particulièrement dans la mission de l'Église. Aussi, régulièrement, nous prenons le temps² d'un numéro pour aborder des domaines culturels et sociaux qui permettent de prendre la mesure des changements du monde dans lequel nous sommes. En abordant les mutations en cours par la question du temps³, nous touchons à une réalité qui traverse allégrement les frontières qui structurent la culture occidentale : subjectif / objectif ; individuel / collectif ; temps fini / éternité ; tradition / progrès. Le temps est une réalité mystérieuse, y compris pour les scientifiques comme le montre Etienne Klein dont l'ouvrage *Les tactiques de Chronos* est présenté par **Philippe Deterre**. Mais il est tellement constitutif de ce que nous sommes, qu'il est intéressant de passer par son détour pour discerner les transformations dont nous sommes à la fois sujets et acteurs.

Multiples temporalités

Nous manquons de temps quand nous voulons le maîtriser, il s'étire quand nous subissons ses affres. Nous l'occupons à certains moments, nous le perdons à d'autres. Parfois nous courons après, il nous rattrape souvent. C'est de toujours.

1. Quand on parle de vivre avec son temps, il faut comprendre vivre avec un temps partagé avec d'autres, nos contemporains... Au fait, est-ce que les notes en bas de page sont une "perte" de temps pour la lecture ?

2. Peut-on vraiment prendre du temps ? Puisqu'il est insaisissable, nous nous contentons d'en user.

3. En réalité, le temps est plutôt une des réponses à une question que nous n'arrivons à formuler que sous une forme générale : qu'est-ce que la vie ?

Mais, **le temps⁴ change**. Nous vivons à des rythmes multiples car nous démultiplions les espaces dans lesquels nous vivons, les réseaux dans lesquels nous nous situons.

Il y a ce temps biologique inexorable délimité par la fécondation et la mort, dont l'âge de nos artères témoigne.

Le temps de l'éducation et de la maturation se compte en années, en famille, à l'école et maintenant pendant toute la vie professionnelle. **Maëlle Sirou** témoigne d'une étape importante de son parcours de jeune qui cherche sa voie.

Le temps de l'échange d'information se mesure désormais en fraction de secondes. Il modèle la communication comme un échange de flashes. Le temps abrégé des médias, comme le développe **Michel Cool**, modèle l'espace public.

Le temps de la production et de l'échange économique est une corde tendue, souvent à la limite de la rupture. Ce temps est facteur de stress : **Samuel Fossaert** en décrit l'intérêt et les limites dans une entreprise de pointe. Lié à une logique financière implacable, il exige une souplesse d'adaptation – une flexibilité comme on dit maintenant – de la disponibilité, des compétences, du psychisme encore inimaginable il y a trente ans : Pierre Laurent le montre à partir de son expérience professionnelle et syndicale.

Le temps des cultures se compte par siècles. Comment réagissent les cultures non occidentales à l'irruption des rythmes de transformation imposés par la "mondialisation" qui ressemble fort à une "occidentalisation" ? **Arnaud de Bois-sieu** est témoin d'une capacité à marcher à petits pas, en Afrique, pour éviter d'arracher inconsidérément les racines qui irriguent la vie. **Jacques Meunier** nous fait le cadeau de faire résonner des voix chinoises qui disent tout à la fois l'ouverture et les pièges d'une société multimillénaire qui entre à très grande vitesse dans la sur-modernité.

4. Façon de parler bien sûr : c'est nous qui changeons notre rapport à ce que nous appelons le temps. Il faudrait parler plutôt des perceptions variées que nous avons de l'impermanence et de l'irréversibilité qui marque le monde et ce que nous sommes. Le temps est une abstraction. Il ne faudrait pas le séparer des expériences que nous en avons.

Le temps de la patience respecte le rythme de l'autre, dans la confiance, surtout quand sa vie est fragile ou précaire : l'expérience de **Thomas Bauduret** avec de singuliers campeurs du Bois de Vincennes à Paris en fait écho.

Le temps de l'instant sans durée, que nous pouvons parfois expérimenter quand le temps suspend son vol, est le "temps intemporel" auquel s'ouvre le bouddhiste qui travaille à se libérer de la prison temporelle. **Dennis Gira** nous en propose une présentation éclairante.

Le temps de l'univers, de l'évolution des espèces ramène le phénomène humain à un petit frémissement à l'échelle du temps cosmique.

Le temps de la contemplation qui, nous propulsant hors du temps, nous fait entrevoir un non-espace-non-temps qui ouvre aux mystères de l'origine et de la fin.

En nous détachant progressivement du temps de la nature, des générations qui s'enchaînent au rythme des naissances et des morts, des alternances de jour et de nuit, ce temps qui fut majoritairement celui de nos anciens, nous avons inventé l'avenir et donc le passé en un temps fléché par de grands projets et réglé par le tic tac inexorable des horloges. Désormais, nous sommes inscrits dans une multiplicité de temporalités qu'il nous faut gérer tant bien que mal. **Jean-Marie Ploux** explicite cette mutation qui bouleverse nos vies et notre société.

Il nous propose aussi dans la rubrique "Sources" de réentendre quelques passages du discours d'ouverture du concile Vatican 2, prononcé par Jean XXIII : il garde une actualité impressionnante en ces temps où les mutations en cours effraient certains au point de s'accrocher désespérément à des formes et des langues mortes.

Le temps réel ?

Peut-on parler d'une temporalité spécifiquement chrétienne ? La réflexion de **Jean-Marie Martin** à partir de l'évangile de Saint Jean le laisse penser. À différents niveaux.

Les chrétiens sont bien sûr des gens comme tout le monde, vivant aux rythmes multiples que nous avons évoqués. Comme tous, il nous faut désormais tricoter

avec ces temps qui nous façonnent plus ou moins selon notre mode de vie, notre sexe, notre culture d'origine. Nous vivons sans doute beaucoup plus que nos ancêtres les changements de rythme rapides, une perception élargie de la durée longue (avec une histoire qui accumule sans cesse des traces du passé), un horizon ténébreux tant l'avenir semble dépendre de ce qui sera décidé ou non aujourd'hui.

Mais croire au Christ invite à voir le temps – l'instant – de sa venue parmi les humains comme le centre de l'histoire. Ce qui le précédait est dévoilé dans sa réalité profonde, et ce qui suit comme un temps orienté par la réception de cette révélation dont il est la visibilité. Non un temps de progrès, mais un temps de travail où l'esprit œuvre dans la vie de chacun, et par elle, dans ce que nous nommons encore l'histoire avec la précision "du salut". Nous sommes dans les temps derniers : ce qui invite à penser autrement l'avenir que sur le mode du futur. Ce qui est à-venir est présent.

« *L'heure vient et c'est maintenant.* » Cette parole sonne toujours au présent de l'indicatif. Voilà bien un temps nouveau, qui ne cesse de se renouveler, et qui opère depuis la fondation du monde. C'est le temps réel des chrétiens. Non pas un temps qui passe, mais le temps qui vient.

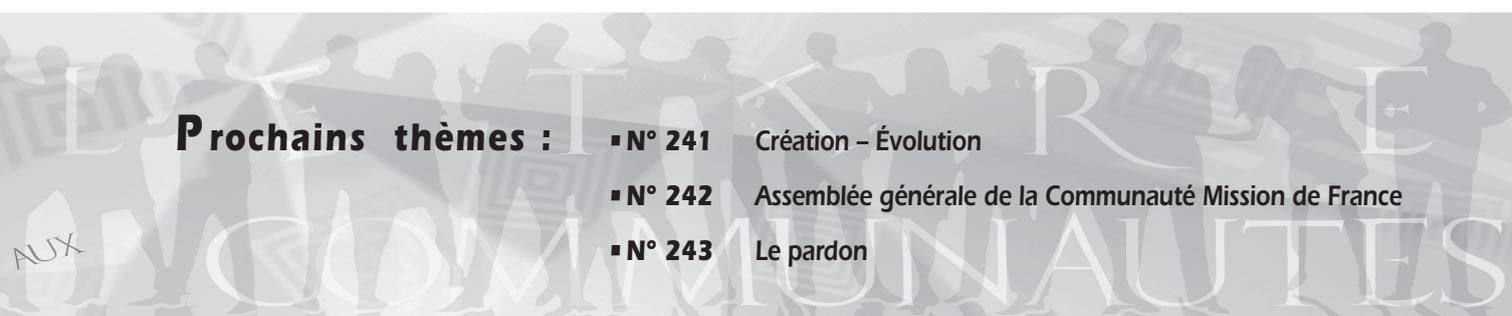
Que ce temps de lecture qui vous est proposé ici ait la saveur de cette éternité qui nous est offerte !

Pierre Chamard-Bois

Pour le comité de rédaction

Prochains thèmes :

- **N° 241** Création – Évolution
- **N° 242** Assemblée générale de la Communauté Mission de France
- **N° 243** Le pardon



Stress d' "Orange"



Samuel, 32 ans, marié et père d'un petit garçon, est responsable d'un poste d'exploitation chez Orange.

par Samuel FOSSAERT

SUIS-JE stressé dans mon travail ? Mes collègues, les gens avec lesquels je travaille tous les jours chez Orange, sont ils stressés ? Lorsque l'on m'a demandé de réfléchir à ces questions, il m'a fallu quelques instants pour me sentir concerné... Personnellement je suis plutôt en bons termes avec ma hiérarchie, les relations avec mes équipes sont plutôt détendues, mon travail m'intéresse et j'ai le sentiment de partager ce point de vue avec les gens que je croise au quotidien. Chez Orange, on a aussi la chance de faire partie d'un groupe (France Telecom) où les licenciements sont exceptionnels et les possibilités d'évolutions, de formations, sont grandes.

Si stress il y a, c'est plutôt l'aspect positif qui me vient à l'esprit. Certes, ma charge de travail est souvent importante mais cela participe à la motivation et permet de montrer le meilleur de soi-même, de se dépasser. Il y a un aspect grisant à s'investir toujours plus dans son travail, un sentiment de participer pleinement au développement de son entreprise, d'en être acteur. Ce sentiment est largement entretenu par la politique d'entreprise qui promet reconnaissance sociale, hiérarchique et financière "aux plus performants" de ses salariés. Cette politique salariale est assez semblable à celle de la plupart des entreprises privées, on y privilégie la performance individuelle basée sur des objectifs annuels individualisés, revus deux fois par an et dont la réalisation conditionne l'attribution des primes et augmentations.

Mais c'est sûrement là une première source de stress : les managers qui ont à gérer ces "récompenses" ont une enveloppe fixe pour toute leur équipe et ce qui est donné à l'un est forcément pris à l'autre, avec un objectif clair : créer un maximum d'écart entre "les plus performants" et les autres. Lorsque l'on a une grosse prime, on sait alors que c'est au détriment de

son voisin et réciproquement. Ce système génère non seulement de la frustration, mais il met en concurrence les salariés contre toute logique de cohésion du groupe, il favorise la compétition et invite chacun à "toujours plus d'effort" pour rester parmi "les plus performants". La période de remise des augmentations est traditionnellement une source de démotivation et de perte de confiance de l'équipe.

Ce "toujours plus d'effort" a également pour conséquence de gommer les frontières entre vie privée et vie professionnelle. Aidé par les nouvelles technologies, on a alors vite fait de se reconnecter une fois rentré chez soi le soir ou le week-end pour continuer à travailler. Ordinateurs portables, connexion à distance au réseau de l'entreprise, mails, téléphones mobiles, autant de moyens mis à notre disposition par l'entreprise pour nous permettre de toujours pouvoir travailler, à toute heure et en tout lieu. Là aussi, il y a le côté positif, j'ai personnellement un sentiment de liberté, d'avoir les moyens de mieux gérer mon temps, de voir mon fils avant qu'il ne se couche tout en ayant la possibilité de finir de lire tous les mails reçus dans la journée, il y a là peut-être de nouvelles habitudes de travail

à adopter. Mais c'est aussi une source supplémentaire de stress puisqu'à tout moment, le travail peut nous rattraper, on ne décroche plus vraiment, on culpabilise même parfois d'être en vacances.

Cela est d'autant plus vrai que ces nouvelles technologies, dont une entreprise comme Orange est très friande, favorisent également la diffusion d'information. Aujourd'hui, ce sont des dizaines, voire des centaines de mails reçus quotidiennement, des dizaines de SMS d'alertes et d'info en tout genre, quelques jours d'absence et l'on se retrouve noyé d'info... un bon salarié est censé digérer cette information, gare à celui qui passera à côté de l' "Info" !

Et puis ce "toujours plus" s'inscrit dans un contexte de perpétuels changements, de réorganisations pour faire face à la concurrence, pour accroître le chiffre d'affaire. Il faut alors s'adapter, changer de métier, de façon de travailler. Il faut également accepter parfois l'idée que bien faire son travail n'est pas forcément une priorité pour l'entreprise, la priorité c'est d'aller vite, plus vite que la concurrence, les objectifs d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui et ne seront sûrement pas ceux de demain. En dix ans d'histoire chez

Orange, on est passé d'une course effrénée au client (la fameuse bulle des télécoms où l'on doublait son chiffre d'affaires tous les six mois, les investissements étaient considérables et les problèmes économiques semblaient lointains) aux mesures d'austérité (finies les dépenses jugées inutiles et vive les "enchères inversées" pour acheter aux fournisseurs les moins-disant en fermant les yeux sur les conséquences de cette nouvelle politique).

Ces changements chez Orange se sont indéniablement accompagnés de plus de pression, et donc de stress. Il n'y encore pas très longtemps Orange embauchait de nombreux jeunes et l'ambiance était plutôt sympathique, des moyens existaient pour créer un sentiment d'appartenance à l'entreprise (nombreux séminaires, soirées fastueuses, parcours de formation, etc.). Aujourd'hui les embauches sont gelées et France Telecom – qui a souhaité depuis un an reprendre le contrôle opérationnel d'Orange – cherche même à réduire ses effectifs, il a été promis 16 000 départs aux actionnaires "sans licenciement", mais lorsque l'on ferme des entités entières en province, difficile d'accepter une quelconque reconversion au sein du groupe.

Globalement, aujourd'hui j'ai le sentiment que tant que l'on est jeune (mais pas trop), diplômé, mobile et parisien, en bonne santé et prêt à sacrifier beaucoup de temps pour son travail, il est plus facile de résister au stress et d'en faire un moteur. Mais même chez Orange, dans un unité opérationnelle où l'on affiche vouloir veiller au « *bonheur de ses employés* »¹, lorsqu'on vieillit, que l'on souhaite fonder une famille, lui consacrer un peu de temps, s'implanter dans une région et y faire des projets à longs termes (achat d'une maison, investissement dans la vie de son quartier), que des événements imprévus viennent parasiter notre dévotion à l'entreprise, le stress peut vite devenir intenable. Facteur aggravant : lorsque la santé économique de

l'entreprise se dégrade et que la concurrence fait rage, il ne reste plus beaucoup de place pour ces considérations humaines. Orange n'échappe pas à cette logique financière où les indicateurs de réussite s'appellent CA ; Marge brute opérationnelle ; EBITDA ; Cash Flow... ils sont souvent inversement proportionnels au taux de stress des employés...

Personnellement, j'ai aujourd'hui l'impression de plutôt bien vivre le stress au travail, mais je suis conscient que rien n'est acquis, chaque changement de situation – vie de couple ; arrivée d'un enfant ; changement de poste, de hiérarchie... – fragilise un équilibre qui nécessite beaucoup d'énergie pour être rétabli, ce qui favorise le stress. ■

1. Cf. un article de ma DRH paru dans le dernier numéro du magazine *Entreprise&Carrières*.

Un temps pour mûrir : le volontariat civil



Maëlle, 21 ans, vit à la Communauté de l'Espérance*. Elle fait partie des Scouts et guides de France depuis l'âge de 8 ans.

par Maëlle SIROU

Pour commencer une petite présentation

Donc, depuis fin novembre, je suis volontaire civil* au Secours Catholique de Paris (à l'antenne Nord-Ouest). Mes missions sont les suivantes :

- pour la majorité de mon temps (trois jours par semaine), je suis avec Anaïs, une salariée de l'antenne chargée de projet de développement local* dans le quartier Chapelle Sud (18^e arrondissement).
- une demi-journée (lundi matin) est consacrée à la réunion de l'équipe salariée

* Voir à la fin de l'article.

pour le suivi et l'information des activités de chacun et de l'antenne.

- pour le jour et demi restant, j'ai la responsabilité de la communication interne de l'antenne. Cette mission elle-même est divisée en deux parties : d'un côté la communication générale interne de l'antenne (lettres d'informations aux bénévoles, annuaire, etc.) et de l'autre, ma mission consiste à relancer un projet collectif qui ne fonctionne plus depuis un an : le *Nord Ouest Eclair plus* ! Il s'agit d'une gazette élaborée par des accueillis, des acteurs* et des bénévoles de l'antenne visant à l'information de la vie des différents accueils, des événements ou autres selon l'imagination des journalistes.

Voilà un peu le profil de mes missions chaque jour.

Pourquoi le Secours Catholique pour mon volontariat ?

Eh bien, un peu par hasard... Le volontariat civil n'étant pas encore tellement répandu, peu d'associations ont l'agrément. Je me suis ren-

seignée auprès d'Unicité*, mais leurs propositions ne me correspondaient pas et Emmaüs n'avait pas encore l'agrément. J'avais donc comme pistes le Secours Catholique et les Scouts et Guides de France. J'ai choisi le Secours Catholique un peu à l'aventure, car je ne savais pas tellement où j'allais travailler, et sur quel projet, mais le premier accueil m'a plu. Et maintenant, je suis très satisfaite de ce choix.

Pourquoi m'engager comme volontaire ?

La petite histoire (peut-être commune à d'autres) est la suivante : après un bac STAE (formation agricole), j'ai fait une année en faculté, dans un domaine qui me plaisait, la biologie et l'écologie, seulement la fac ce n'était pas mon truc. Je m'ennuyais un peu et ne me sentais pas tellement utile, l'apprentissage par les cours magistraux fondu dans une masse d'étudiants, je n'y arrivais pas. J'ai fini tout de même cette année sans trop savoir quoi faire l'année suivante. C'est très tard que l'idée d'un volontariat m'a été glissée dans le creux de l'oreille. C'était la meilleure chose que je pouvais faire l'année qui arrivait,

m'engager à plein temps sur un projet, dans un domaine qui n'est pas si éloigné de ce à quoi j'aspire pour mon avenir professionnel.

Pourquoi pas à l'international ?

L'idée de partir et d'agir loin est très tentante, mais agir sur la pauvreté près de chez toi, celle que tu croises tous les jours et finalement avec laquelle tu vis, permet d'agir pour qu'elle ne soit plus, pour ne plus accepter de vivre simplement à côté. S'y immerger, pour mieux comprendre. C'était plus facile que de partir loin, et je m'y suis retrouvée. J'y ai trouvé une expérience de terrain dans un milieu social associatif non négligeable, une vie différente pendant neuf mois (Paris, la communauté...).

Justement la Communauté de l'Espérance ! Parlons-en !

La Communauté, tout un projet !

Accueillir comme locataires des jeunes étudiants, jeunes travailleurs ou volontaires, tous ayant un engagement solidaire dans leur milieu propre, et provoquer l'échange et le partage de leurs expériences.

Pour moi, la vie commune fait partie de ce projet de neuf mois en tant que volontaire ; il aurait été tout autre si je vivais dans un studio à Paris, il n'aurait pas eu le même sens.

La Communauté, comme son nom l'indique, permet déjà de vivre ensemble à plusieurs (et ce n'est pas 2 ou 3, c'est 8 ou 9, aïe, aïe, aïe !). Qui dit vie à plusieurs dit échanges. De vivre ensemble permet de partager au jour le jour ce que tu vis, avec plusieurs personnes, c'est une immense richesse. Autant les soucis que la simple joie d'être bien dans ce que tu vis.

Puis, pour aller plus loin, la Communauté propose ces rendez-vous hebdomadaires que sont les Mardis d'Ivry*, une belle occasion de se rencontrer simplement et sympathiquement.

Ce n'est pas un exercice facile pour moi que d'exprimer comment je ressens mon engagement, où j'en suis, qu'est-ce que cela me fait, comment l'exprimer aux autres, etc. La Communauté, ses temps de partage formel et informel, ainsi que toutes les personnes rencontrées au Secours Catholique et ailleurs depuis bientôt cinq mois m'ont permis de suivre mon expérience, de m'en rendre compte, de m'en imprégner.

À la question, ton engagement volontaire a-t-il changé quelque chose en toi ?

Je réponds oui et ce n'est pas fini ! Ensuite pour dire qu'est-ce qui a changé, eh bien, je crois que ça ne va pas être facile. Une chose est sûre, mon regard des personnes vivant en situation de pauvreté au quotidien a changé (sans trop savoir vraiment quel regard j'avais avant, peut-être volontairement éloigné), car aujourd'hui je vois et je croise ce qui se cache derrière ce mot pauvreté, cela permet tout simplement de comprendre, puis de mieux agir.

J'y ai gagné en assurance et en conviction (sûrement en combativité aussi) sur les choses que je savais en moi mais que je n'avais pas vraiment eu l'occasion d'exprimer. Le volontariat m'a permis de les exprimer, et donc de les renforcer (je parlais tout à l'heure de « se rendre compte de... »), d'être confrontée aussi à des difficultés auxquelles je ne m'attendais pas, à des avis et des propos divergents. Cela a permis une construction personnelle à laquelle je ne m'attendais pas du tout.

Avec tout ce nouveau bagage, je me dis : pourquoi pas encore une fois ?

Oui, tant qu'on y est. L'année prochaine, je m'oriente donc vers un autre volontariat, cette fois-ci aux Scouts et Guides de France, et non plus à Paris mais à Reims, dans ma ville d'origine.

C'est une sorte de transition légère, entre mon volontariat à Paris au Secours Catholique auprès d'adultes dans le quartier Chapelle et mon projet d'étude pour être animatrice nature.

Pour ce prochain volontariat, mes deux missions seraient d'un côté le développement du scoutisme en quartier populaire, et de l'autre, le développement du scoutisme en milieu rural.

Mes projets d'avenir sont évidemment encore assez vagues et partent dans tous les sens. Mais si l'on parle de fidélité, alors je resterai fidèle à ce que j'ai découvert au Secours Catholique (et pendant mon volontariat) :

- Faire avec la personne et non pour elle.
- Croire en ses capacités et lui permettre de les exprimer, lui permettre de devenir actrice.
- Promouvoir et provoquer la solidarité et l'ouverture.

Voici d'ailleurs deux citations, comme ça, qui correspondent je crois pas mal à ma découverte : « *Tu me dis, j'oublie*

Tu m'enseignes, je retiens

Tu m'impliques, j'apprends. »

« *Tout seul on va vite,*

à plusieurs on va plus loin. »



« Mais qu'est-ce que c'est... ? »

* Mais qu'est-ce que c'est que la Communauté de l'Espérance

Parmi ses initiatives, le Service-Jeunes de la Mission de France propose une vie communautaire à quelques jeunes désireux de vivre un engagement de solidarité, de partager leurs découvertes et de réfléchir ensemble à la lumière de l'Évangile.

* Mais qu'est-ce que c'est qu'être Volontaire Civil ?

Être volontaire civil, c'est un statut pour les jeunes de 18 à 30 ans permettant, pendant une période donnée (6 mois à 2 ans), de s'engager à plein temps (35 h) sur un projet, une mission

dans une association, permettant une expérience de terrain concrète.

* Mais qu'est-ce qu'un projet de développement local en quartier ?

Dans un quartier donné, c'est mobiliser des habitants pour qu'ils forment ensemble un groupe ouvert, qui dans un premier temps a pour but d'apprendre à se rencontrer, discuter, partager ; puis pour que le groupe se mobilise autour d'un ou plusieurs projets, venant des habitants eux-mêmes, en vue de l'amélioration de la vie du quartier, de son aménagement, ou encore de sa dynamique, etc., de telle sorte que les habitants deviennent acteurs pour leurs quartiers et qu'à long terme, ce groupe d'habitants devienne un groupe autonome.

* Mais qu'est-ce que c'est qu'être acteur au Secours Catholique ?

On appelle acteurs au Secours Catholique les personnes accompagnées et/ou accueillies qui se sont investies dans la vie du Secours Catholique par des actions, des projets collectifs (groupe de musique, préparation de repas, groupe de femmes, etc.).

* **Mais qu'est-ce que c'est qu'Unicité ?**

Unicité est une association permettant aux jeunes de 18 à 25 ans d'agir ensemble localement dans le cadre du volontariat associatif. Par équipe de huit et pendant six ou neuf mois, les volontaires vont réaliser, participer, organiser plusieurs projets (environ un projet tous les trois mois). Cela dans des domaines très variés : aides aux personnes âgées, animation avec des enfants, chantier de rénovation, etc.

* **Mais qu'est-ce que c'est que les Mardis d'Ivry ?**

Chaque mardi soir du mois, la Communauté de l'Espérance accueille chez elle, à Ivry.

Tout le monde peut venir. Chaque Mardi a un thème :

- **le Mardi solidarité**, les membres de la Communauté échangent sur leur expérience solidaire ;
- **le Mardi rencontre**, un participant, ou plusieurs, est invité à venir témoigner de son projet, de son parcours, de son expérience...
- **le Mardi prière**, un temps de prière, de chant et de partage ;
- **le Mardi accueil**, tout simplement, un repas convivial est proposé à la Communauté. ■

Les amis du bois : une rencontre au fil du temps



Thomas, 29 ans, marié et père d'un petit garçon, est cadre en ressources humaines dans une entreprise privée.

par Thomas BAUDURET

BÉNÉVOLE depuis plusieurs années pour le Secours Catholique et de plus, chargé du recrutement de personnel pour une société de travail temporaire, je suis amené à rencontrer assez régulièrement des personnes en précarité. Quand je parle de personnes en précarité, je fais allusion à des personnes sans domicile fixe et à des personnes sans travail.

Dans le cadre du Secours Catholique, je fais partie d'une équipe qui va régulièrement à la rencontre de personnes vivant dans le bois de Vincennes.

Nous suivons particulièrement un groupe d'une dizaine de personnes.

Les campements que nous avons visités sont constitués de groupes de trois à quatre tentes enfouies au coeur du bois, habitées principalement par des hommes de plus de 50 ans avec leurs chiens. C'est propre, il n'y a pas de détritus et un respect des autres règne dans ces campements, ce qui permet que la vie en collectivité puisse exister. De plus, ils ne passent pas toute leur journée sur place, certains ont des petits boulots, d'autres ont des activités (la pêche par exemple).

Pour moi, c'est une grande joie de les retrouver car ils sont vraiment accueillants et très heureux de nous voir.

Ces rencontres me posent la question de la relation avec des personnes qui vivent une situation de grande pauvreté matérielle.

Quel type de relation puis-je nouer avec eux ?

En fait, si au départ il y a eu une certaine méfiance à notre égard, on peut dire que nous avons aujourd'hui tissé de vrais liens d'amitié. Au fur et à mesure que la confiance s'établit, ils nous confient certaines choses sur leurs vies. Mais ils sont également très attentifs à tous les événements qui nous touchent. On ne vient pas pour donner de l'argent ni quoi que ce soit d'autre.

On est en revanche vigilant à ce qu'ils peuvent nous dire et aux difficultés auxquelles ils sont confrontés : par exemple une tente qui a brûlé, une personne qui a des problèmes de santé, des agressions... Il peut y avoir une aide matérielle dans certains cas : tentes brûlées, manque de couvertures.

Parfois, il arrive qu'une personne soit en situation de demande sur un point particulier. À ce moment, c'est plutôt un animateur salarié du Secours Catholique, Thierry, qui va intervenir pour essayer de guider cette personne, car il a des compétences dans le domaine social que nous n'avons évidemment pas : par exemple, il peut s'agir d'appuyer une demande de logement ou d'entreprendre des démarches pour percevoir le RMI.

Notre rencontre avec eux a été jalonnée de moments particulièrement forts. Nous avons été à leur côté lorsque les CRS ont tenté de leur faire quitter le bois par la force.

On a également été présent lorsque l'un des leurs est décédé dans sa tente : en relation avec le collectif "Les morts de la rue", nous avons pu organiser tous ensemble un enterrement décent pour cette personne.

Au début de nos rencontres avec eux, ils ne se projetaient pas dans l'avenir. Pourtant, ils souffraient de leur situation, ils avaient envie d'autre chose (ce qui n'est pas le cas de toutes les personnes qui vivent dans le bois).

Le fait d'avoir pu nouer une relation d'amitié avec eux les a aidés à se mettre en route : depuis quelques années, nos amis du bois ont

fondé une association qui leur permet d'être en relation avec la mairie de Paris et d'interpeller les pouvoirs publics sur leur situation et ce qu'ils recherchent en terme d'hébergement. De nombreuses réunions ont été organisées entre nos amis du bois et les élus de la mairie de Paris. Les portes ne s'ouvrent pas vraiment pour le moment mais tôt ou tard, leur combat va payer, j'en ai la certitude. ■



Flexibilité tout azimut



**Pierre, 65 ans,
prêtre de la
Mission de France,
a été longtemps
Secrétaire fédéral
de la branche
alimentaire
internationale de
la CFDT.**

par Pierre LAURENT

EN arrivant dans l'équipe de Tergnier, dans l'Aisne, **en 1970**, j'ai trouvé du travail comme ouvrier professionnel ajusteur dans une entreprise de construction mécanique qui comptait 48 salariés. Cette entreprise produisait de la machine transfert sur commande. Le patron prenait des commandes en fonction des capacités de son entreprise et s'efforçait de les livrer à l'échéance prévue. Les clients devaient régler leur facture à 60 ou 90 jours selon qu'il s'agissait du privé ou du public. Ainsi les payes étaient assurées. Les propriétaires de l'entreprise étaient les membres directs de la famille dont le patron était issu "de droit". Nous ne parlions pas de mobilité ni de flexibilité. Il fallait assurer des déplacements pour installer les machines chez les clients et faire

des essais de mise en service des matériels. Parfois, il fallait faire des heures supplémentaires les samedis, voire les dimanches, quand tenir les délais de livraisons n'était pas garanti. Cela conduisait à faire des semaines de travail dont la durée variait de 50 à 60 heures d'atelier et en déplacement, au-delà de 70 heures, "no limite". Rapidement, nous étions dans les lendemains de 1968, en imposant des règles négociées à l'aide du syndicat métaux et en nous appuyant sur la convention collective de la métallurgie, nous avons fait réduire les heures supplémentaires, de même que le recours au travail du samedi. L'employeur, pour nous donner satisfaction, sous-traitait quelques usinages et avait recours aux intérimaires pour les travaux supplémentaires. Les grandes entreprises de la région pratiquaient ainsi. Aujourd'hui l'on dirait que la flexibilité était externalisée. Ceci garantissait un statut stable et une paix sociale relative pour les salariés permanents des entreprises

En 1973, venant rejoindre les prêtres-ouvriers et l'équipe Mission de France de Vénissieux centre, je travaille jusqu'en 1985 pour une des entreprises de la multinationale UNILEVER qui avait une branche dénommée "corps gras". Dans ce secteur,

il y avait les "produits frais", yaourts et desserts lactés pour l'essentiel. Cela dans quatre usines en France, dont celle des "états unis", nom du carrefour des routes lyonnaises où elle était implantée. Je vois rapidement le glissement qui s'opère avec la pression grandissante des actionnaires, mais surtout de la compétition entre le numéro 1, 2 et 3 du marché sur ces produits. Apparaissent à cette période les moyens de contrôler non pas encore en temps réel, mais en 48 heures, les volumes des ventes par produits des grandes surfaces, et l'évolution comparée avec les semaines précédentes, y compris avec les concurrents. La gestion des stocks est remise en cause, la notion de "travail à flux tendu" n'était pas encore la règle. Dans le cadre de l'action syndicale, après avoir implanté le syndicat, les négociations conduisaient à encadrer le travail en deux et trois équipes, et 365 jours sur 365 pour certains services, cela en fonction de la production de la matière première (le lait) et la saisonnalité des produits frais. Ainsi, nous avons des périodes de travail par semaine allant de deux à cinq jours (sans heures supplémentaires) et des périodes de repos allant de un à six jours. Dans ces négociations, les salariés trouvaient de réels résultats. Plus tard, ils seront remis en cause du fait de la part croissante

de la variété dans la composition des actionnaires et de l'intervention massive des fonds de pension. L'intérêt pour le produit, pour les salariés et pour la localisation des activités deviendra secondaire. La seule mesure sera le retour sur action. La nouvelle stratégie du groupe ne se limite plus à la progression des activités pour devenir le n° un, mais elle s'élabore en fonction des conditions posées par le capital qui n'a plus "ni famille, ni patrie".

Dès lors, tout ce qui va contribuer à réduire les coûts, à accroître la rapidité des mesures de contrôle, à accélérer la croissance externe par la fusion-acquisition de nouvelles entreprises et sociétés devient la stratégie industrielle.

Dans ce contexte, les nouvelles technologies, les nouvelles méthodes de classification des emplois, la modulation horaire, la réduction du temps de travail seront toujours pour les employeurs une opportunité de "meilleure rentabilité" et de renforcement de la croissance des dividendes pour les actionnaires.

Nous ne parlerons plus de la "direction du personnel", mais du DRH. Non que les salariés aient changé, mais la gestion des ressources, qu'elle soit financière ou humaine, doit répondre aux exigences du travail réel et non plus aux aspira-

tions que peut manifester la personne au travail. La meilleure illustration en sera le changement de méthodes pour déterminer le coefficient attribué au salarié. Ce nombre multiplié par la valeur du point donne le montant de base pour calculer le salaire. Des coefficients définis en fonction des compétences avérées du salarié, en particulier les diplômes, sont situés dans certains niveaux ; le salarié va se trouver dans une situation où ce n'est plus lui ni ses capacités qui seront pris en compte, mais le poste de travail seul va être coté sur la base de critères de classement. Ainsi, l'évolution de l'organisation du travail, des technologies, ne sera plus confrontée à des définitions de postes fixés par voie conventionnelle, mais provoquera l'ajustement des coefficients de façon quasi automatique. Sans jugement de valeur, cela a donné une flexibilité, une possibilité d'ajustement qui conduira à ce qu'un tiers des postes verra son coefficient progresser, un tiers diminuer et le troisième sans variation. Dans le même état d'esprit, la formation permanente et continue va resserrer ses champs d'intervention aux données professionnelles indispensables aux postes de travail à occuper, au détriment du nombre de formations liées aux vœux d'épanouissement personnel du salarié sans relation directe avec son poste de travail.

Apparaît alors l'arrivée de salariés diplômés, parfois ingénieurs, à des postes de travail peu qualifié et dont la première proposition qui leur sera faite, sera de suivre une formation adaptation au poste.

Dès les années 1980, le cumul des pressions venant d'horizons divers : évolution grandissante du poids de la grande distribution, hypermarché, discounter, organisation des stocks zéro sur les sites de production, mise en place de la production en flux tendu, relation directe avec les clients, progression constante du poids des dividendes par rapport au capital ; modulation des horaires de travail, formation tout au long de sa vie, etc., conduisent à des flexibilités tous domaines.

Dans ce contexte, certains salariés pouvaient mieux maîtriser leur temps de travail, d'autres subissaient la flexibilité. Ainsi les accords de "modulation*" ont eu des effets sans doute positifs pour certains salariés, mais conduisaient à augmenter les inégalités entre ceux qui choisissaient une partie de la variation de leurs horaires et ceux qui le subissaient malgré les accords conventionnels.

Le contexte international **après 1990**, après la chute du mur de Berlin, va entraîner une accélération de cette tendance. Les pays de l'est de l'Europe offrent une opportunité pour faire de la croissance externe et du retour à court terme sur investissement.

Dans bien des cas, le rachat de la majorité des actions d'une entreprise en partie financée par le recours à l'emprunt, conduit l'acheteur à rembourser cet emprunt et ses intérêts par les dividendes de l'entreprise rachetée. Cela se fait sur du court et moyen terme.

Aujourd'hui la logique financière encourage à rechercher des flexibilités tout azimut afin de réduire les coûts de production et de commercialisation.

La flexibilité "sociale", la variable d'ajustement devient celle du salaire et des coûts environnementaux. Le dumping social n'est pas avoué, mais c'est bel et bien la flexibilité extrême. Elle ne souffre aucune limite dès lors qu'elle est justifiée par la logique financière.

Ce sont de nouvelles règles qu'il faut faire progresser par des négociations et cela, pour un espace européen, voire mondial. ■

* Modulation : système de gestion des variations du travail des salariés pour l'adapter à celles de l'activité de l'entreprise. Ceci pour éviter des heures supplémentaires en régime de haute production ou le chômage partiel en zone de basse production.

Msasu, ou les SMS au pas des boeufs



Arnaud, 57 ans, prêtre de la Mission de France, a vécu plusieurs années au Cameroun, puis en Tanzanie. Il est maintenant membre de l'équipe de Marseille au service des marins.

par Arnaud de BOISSIEU

NOVEMBRE 2006 : le petit bout de téléphone qui traîne au fond de ma poche émet un bip désagréable : un SMS. Il est écrit en swahili, et dès le premier mot, j'en devine l'auteur à son orthographe bizarre, une sorte de phonétique difficile à lire : c'est mon ami Msasu, petit paysan de Bihawana, à quelques kilomètres de Dodoma, en Tanzanie.

Alors, Msasu, quelle information urgente me vaut ce message ? La seule nouvelle digne de ce nom, la seule nouvelle qui mérite un tel message moderne et rapide, la seule bonne nouvelle qui soit à Dodoma : « *Les pluies ont commencé, elles sont abondantes, on sème, on cultive* ». Ça,

c'est une nouvelle, une nouvelle d'importance. Parce que, dans cette région où la saison des pluies s'étend seulement de décembre à Pâques, la première pluie est une fête, après huit ou neuf mois secs comme des coups de trique, et d'autant plus que l'année dernière a été catastrophique : les pluies sont arrivées seulement en février. Dans bien des régions, les récoltes ont été nulles. La grande famine a cependant été évitée grâce à une politique forte de fermeture des frontières pour empêcher la vente de maïs à l'étranger, au Kenya, et les prix du maïs ont été contenus. Enfin, cette année, tous les espoirs sont permis puisqu'il pleut dès novembre.

J'ai connu Msasu en 1991, jeune paysan de 18 ans. Il possédait en tout et pour tout une houe. Il a terminé l'école primaire en sachant à peine lire parce qu'il devait garder les vaches de son grand-père. Dans les années suivantes, les famines et les avatars de la vie ont eu raison du troupeau du grand-père. Mais Msasu, paysan dans l'âme et fier de l'être, a mis toutes ses forces, son intelligence et ses économies dans la constitution d'un troupeau et d'une agriculture modernisée. Il a été l'un des premiers paysans de

son village à se lancer dans la traction animale, et il utilise aujourd'hui trois paires de boeufs pour labourer et tirer quelques charrettes dont il tire grand bénéfice, puisqu'il a presque le monopole du transport attelé dans le village. Le jeune Msasu est devenu un Monsieur.

Et un téléphone portable : il m'a demandé de lui en apporter un l'an dernier. Chamboulement du paysage traditionnel ? Inévitable intrusion de la modernité ? Dernière victoire de la mondialisation atteignant le cul de la planète ? Ma conviction est précise, les réponses à ces trois questions sont non, non, et non. Son téléphone portable, c'est juste un peu d'écume, une cerise sur le gâteau de sa vie habituelle, une commodité sympathique qui ne touche à rien d'essentiel.

Comment l'expliquer ? Comment convaincre ? Pour tenter d'atteindre au fondement de la vie de Msasu, j'hésite entre eux mots : révolution ou résistance.

Révolution, car oser faire travailler des boeufs, c'est une révolution dans laquelle bien peu de paysans se lancent, une avancée technologique de peu de poids pour les mondialisés que nous sommes, mais une incongruité pour

beaucoup de Tanzaniens. Un gosse des rues me demandait un jour si on pouvait manger un boeuf qui avait travaillé, car il était devenu comme un homme. En faisant travailler des boeufs qu'il soigne et qu'il aime, Msasu est un révolutionnaire.

Mais il est surtout un résistant. À quoi résiste-t-il ? Difficile pour moi à le saisir exactement : au mirage de la modernité ? À son cortège de déstabilisations culturelles ? À son impact écologique négatif ? Je ne sais pas quels sont ses rêves, mais je devine où sont ses racines : chez lui, à Dodoma, dans un pays où le seul calendrier traditionnel est celui des grandes famines, une fois au moins par décennie, où le « *Ça va ?* » de tous les jours est remplacé par cette salutation d'une violence peu ordinaire : « *Qu'est-ce que tu manges ?* », à laquelle on se doit de répondre de façon polie : « *Je mange de la nourriture* » sans préciser si on parle d'aujourd'hui ou de la semaine dernière.

Quand le manque est ancré aussi profondément dans la vie ordinaire, alors tout changement qui nous semble de simple bon sens peut devenir source d'un déséquilibre mortel. Le sens

inné de la tradition est une arme d'une extraordinaire efficacité contre le manque, une arme qui permet d'ajuster au millimètre la moindre tentative de changement. Ce "touchons à rien" que nous appelons immobilisme et que nous taxons d'obscurantisme est une résistance, et Msasu l'a compris : son salut, c'est-à-dire manger à sa faim, est dans la résistance à la modernité bulldozer et à ses solutions chamboule tout. Il le cherche activement, et il le trouve dans les pas mesurés de ses boeufs, qui vont au même pas que les hommes. Son combat, c'est résister aux changements casseurs. Goran Hyden l'a expliqué de bien plus savante manière que moi dans un beau livre : "Uncaptured paesantry". Il y explique la fable du chêne et du roseau version politique tanzanienne : les gouvernements passent, tantôt socialistes, tantôt libéraux. Tels des roseaux, les paysans courbent la tête, juste ce qu'il faut pour satisfaire aux désirs des politiques. Mais sans jamais rompre le mince fil qui les relie à l'essentiel, la fibre de leur tradition.

Le salut de Msasu est dans la souplesse ancestrale du roseau. Nous le croyons demeuré, parce que notre seule échelle du temps est mobile. Mais Msasu est un homme moderne. Sa

modernité tient dans son regard enraciné dans la sagesse de ses ancêtres, et les seuls changements minuscules qu'il peut se permettre.

Quand les Blancs sont arrivés en Afrique, les Swahilis de Tanzanie leur ont donné un nom : les wazungu. Mot à mot, les wazungu sont ceux qui tournent, car ils ont tourné autour du continent pour arriver chez eux. Mais ils ont

assez d'humour pour nous envoyer aimablement quelques sens secondaires : les wazungu, ceux qui tournicotent, qui s'agitent, peut-être même qui changent au vent comme des déracinés... Tant qu'un téléphone portable ne fera pas pleuvoir, la mondialisation accélérée du temps s'arrêtera à Dodoma, et rien ne sera profondément touché pour Msasu, quand bien même les wazungu tournicoteront autour de lui. ■

Le temps abrégé des médias et de la politique

par Michel COOL

« *I*l y a trente ans, la télévision était l'auxiliaire d'une élection. Elle en est aujourd'hui la rivale. Elle s'impose dans le choix du candidat comme dans le choix des thèmes de campagne. Que seraient les principaux candidats sans la télévision ? » Cette opinion de Jean-Marie Cotteret, ancien membre du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) peut paraître arbitraire¹ : elle n'en est pas moins symptomatique du sentiment créé par l'hégémonie conquise par les médias audiovisuels dans notre société. Des sociologues n'hésitent pas à comparer ce pouvoir médiatique au magistère qu'exerça l'Église catholique pendant la chrétienté : c'est-à-dire, un pôle de référence, de régulation et de légitimation des activités sociales et individuelles. Qui peut nier l'influence des médias sur un grand nombre d'esprits formatés à leur logique et formés à leur rythme ?

Le magistère médiatique s'est imposé grâce à l'évolution fulgurante des techniques de la communication durant ces dernières années. Après le câble, le satellite, la télévision numérique terrestre (TNT) se répand à grande vitesse : elle est appréciée pour son offre de programmes et sa qualité de son et d'image. Nous avons connu l'étape de la diversification et de la globalisation de notre paysage audiovisuel : les paraboles qui ont envahi les toits témoignent de cette mondialisation de l'information qui a réduit le temps et la distance. Nous

1. Le Figaro, 10 avril 2007 ; auteur de *La démocratie téléguidée*, Éd. Michalon, 2006.

Chronique
d'Actualités



Michel est journaliste, producteur à France Culture. Il est auteur de l'ouvrage *Les nouveaux penseurs du christianisme* (Desclée de Brouwer) paru en 2006.

assistons maintenant à une nouvelle étape du processus médiatique : celle de son appropriation individuelle qui va de pair avec sa miniaturisation technologique. Internet et le téléphone mobile sont les principaux agents de cette révolution sans précédent des modes de communication. En 2006, 24 millions de Français de plus de 15 ans sont connectés à Internet et il s'est vendu un milliard de téléphones mobiles dans le monde ! Désormais, l'individu peut non seulement démultiplier le nombre de ses interlocuteurs et de ses sources, mais il peut aussi émettre des messages, des informations et les diffuser dans le monde entier : soit en créant son site personnel, son blog, sur Internet ; soit en envoyant des sms ou des textos sur son téléphone portable. Ce phénomène a explosé pendant la campagne présidentielle : « *la multiplication des sites me fait penser à la floraison des radios locales à la suite de la loi sur les radios libres en 1981* », remarque le spécialiste des médias, Francis Balle.

Cette révolution des moyens d'information et de communication a des avantages certains : elle permet d'être informé ou relié à toute heure du jour et de la nuit ; elle féconde des espaces de dialogues, de débats, de rencontres ; elle suscite d'authentiques liens de solidarité et creuse le sentiment d'appartenance au monde ; elle aiguise la curiosité et dispense des outils de connaissances accessibles à un grand nombre. Mais ces nouvelles pratiques ont aussi des inconvénients, principalement deux : le premier, elles consacrent l'hégémonie, certains disent même, la "tyrannie" de l'image : « *Il n'y a plus de place désormais que pour l'image et les symboles, ce que j'appelle "l'agir", c'est-à-dire un geste qui, devant les médias, prend une dimension symbolique* », remarque Denis Muzet, sociologue des médias². L'hypertrophie de l'image pourvoyeuse d'émotions s'est accentuée ces dernières années avec l'apparition des émissions de télé-réalité. L'onction médiatique n'est plus l'exclusivité des célébrités de la politique ou du spectacle, elle est proposée à monsieur ou à madame tout le monde à qui l'on fait miroiter un moment de bonheur, voire un destin fabuleux.

2. Supplément radio-TV du Monde, 15-16 avril 2007 ; auteur de *La croyance et la conviction : les nouvelles armes du politique*, Éd. de l'Aube, 2007.

Deuxième inconvénient, les médias contribuent à compacter la parole publique. L'émergence des chaînes radio et télé d'information continue assure la primauté de la brève et sa répétition à longueur d'antenne, au détriment d'une explication de la complexité des enjeux. La presse écrite, notamment les gratuits, recourt elle aussi à la brève, au motif que plus une information est courte, plus elle est crédible. « *C'est le règne du fast-news qui submerge les individus*, juge Denis Muzet. *Le temps de la parole publique s'est tellement compacté en dix ans que même la fameuse petite phrase est devenue trop longue. La politique n'échappe pas à ça. L'information politique est en miettes, ce qui ne favorise pas l'émergence de sens* ».

Si le temps des médias s'est réduit à l'image et à la brève, le temps du politique s'est réduit au temps des médias. Le rétrécissement du mandat présidentiel à cinq ans y a contribué à sa façon : le rapprochement des échéances électorales est un facteur évident d'agitation médiatique. Mais la réduction du temps politique est aussi la conséquence de l'évidement des projets et des programmes au profit de la personnalisation de la vie publique. Le chroniqueur politique Alain Duhamel, suspendu de France 2 et de RTL, le temps de la campagne présidentielle, pour son soutien à l'un des candidats, déplore le triomphe de la démocratie d'opinion³ : « *Cette élection a donné la priorité à la subjectivité et à l'instant plutôt qu'au raisonnement, à la connaissance et à la pédagogie* », estime-t-il. Deux événements objectifs peuvent accréditer sa thèse : le fait de substituer des citoyens à des journalistes pour interroger les candidats à la télévision peut être considéré comme une régression, dans la mesure où les questions particulières l'emportent sur celles d'intérêt général. Quand les responsables politiques sont conduits à réagir en permanence aux événements les plus médiatisés (les échauffourées à la gare du Nord, le pacte écologique de Nicolas Hulot, l'expatriation de Johnny Hallyday en Suisse pour échapper à l'impôt sur la fortune, etc), on peut se demander si on est dans l'action politique ou dans une série de réactions factuelles. « *On est dans la démocratie de l'instant* » considère Jean-Marie Cotteret. La pression des sondages sur

3. Réforme, 19-25 avril 2007.

les candidats et sur l'opinion publique, leur surexploitation par les médias renforcent l'idée que la politique fait les frais d'un manque de recul, de réflexion et de commentaires. Il est pourtant dit que les émissions politiques n'ont jamais autant attiré d'auditeurs.

Comment alors expliquer le nombre anormalement élevé d'électeurs indécis avant le premier tour de l'élection ? « *Trop d'émissions politiques tuent la politique*, répond Jean-Marie Cotteret. *Leur abondance semble avoir brouillé les esprits* ».

Le temps abrégé des médias et de la politique est une conséquence à la fois du progrès des techniques de la communication et du sacre de l'immédiateté par les mentalités modernes. Ce rétrécissement des temps médiatique et politique peut générer à terme des désillusions et des déceptions sur la capacité des sociétés humaines à évoluer dans le sens de la justice, de la fraternité et de la paix. Or, pour façonner l'histoire, nous savons bien que l'intervention critique du citoyen est non seulement possible, mais indispensable. Le plus dur aujourd'hui est de réhabiliter les notions de temps, de patience et de modestie dans les processus dominants de l'information et de la politique. Les chrétiens, rappelle au 2^e siècle la Lettre à Diognète, sont à la fois des citoyens du ciel et de la terre.

Pleinement investis dans les affaires du monde, ils le sont aussi dans le Royaume. Leur temps est celui de l'Espérance, cette "longue veille", selon la belle expression de Maurice Bellet, qui se transmet génération après génération. C'est pourquoi les chrétiens ont une vocation singulière et importante dans la réhabilitation du temps long dans notre vie publique. « *Le plus difficile est d'accepter que ses engagements ne soient pas fructueux immédiatement*, prévient Ignace Berten, théologien dominicain, spécialiste de la doctrine sociale de l'Église⁴. *Il faut du temps et de la patience pour voir les résultats d'une politique. L'image de Moïse mourant avant d'avoir atteint la Terre promise est éloquentes à ce sujet. Il faut savoir porter une espérance tout en sachant qu'on n'en verra certainement pas l'accomplissement. Il faut prendre au sérieux la politique et en même temps, la relativiser.* » ■

4. in *Les nouveaux penseurs du christianisme*, M. Cool, Desclée de Brouwer, 2006.

Voix chinoises*

Elles sont huit, huit femmes chinoises. Leurs âges s'étagent de 69 à 24 ans. À elles huit, elles ont tout connu des espoirs et des drames de la Chine nouvelle d'après 1949. Leur point commun : toutes ont été à un moment donné de ces presque trente dernières années, soit de mes collègues soit de mes étudiantes. Elles vivent à présent en France ou en Chine. Elles disent leur regard sur la Chine d'aujourd'hui en pleine mutation ou encore l'évolution, parfois à petits pas, des habitudes bureaucratiques. Certaines disent aussi les découvertes, les



bouleversements pour leur vie personnelle à travers leur intégration en France.

Dans les extraits de ces témoignages, écoutons leurs voix avec respect et affection pour la confiance qu'elles nous témoignent à se livrer ainsi.

Jacques MEUNIER

** Tous droits d'utilisation et de reproduction réservés.*

Weihong Yi-Louboutin, 39 ans, actuellement professeur de chinois au lycée français de Pékin

J'ai quitté la Chine en 1995. J'y suis revenue en 2006. Pendant ces onze ans et demi, j'ai fait cinq séjours d'environ un mois en Chine. À part la croissance économique, ce qui m'impressionne le plus, c'est la liberté : liberté pour les étrangers et liberté des Chinois.

Quand je suis venue à Pékin en 1997 pour accompagner mes collégiens et lycéens français pour un séjour linguistique, j'ai constaté la totale liberté de circulation de mes élèves étrangers dans toute la ville de Pékin. Quatre d'entre eux ont même pu passer toute la nuit sur la Place Tiananmen la veille de notre retour en France.

En 2002, je suis revenue avec mon mari pour voir ma famille. Nous avons traversé le pays du nord au sud jusqu'à Shenzhen. Nous avons pu nous balader librement ; je veux donc témoigner par là que les étrangers sont tout à fait libres maintenant dans les grandes villes chinoises.

Cela fait six mois que ma famille s'est installée à Pékin. Nous n'avons jamais eu de problème avec les gardiens de l'immeuble ou avec la police du quartier. Il n'est plus rare d'entendre des Chinois autour de nous qui partent à l'étranger soit pour étudier ou travailler, soit simplement pour voyager. Même à Nantes – ville plutôt conservatrice – j'ai souvent entendu parler chinois par des jeunes Chinois. Ils sont maintenant plus de 200 alors qu'en 1995, je me sentais minoritaire à la fac par rapport aux Taïwanais.

Oui, la liberté en Chine a fait un grand bond en avant.

Wang Hélène, 50 ans, entrepreneur en bâtiment.

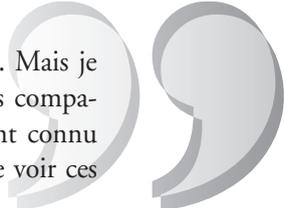


Je suis venue en France en 1988 en m'inscrivant préalablement comme étudiante. Ce qui m'a poussé : une envie de connaître ce nouveau monde totalement différent du nôtre, et une curiosité sur la civilisation occidentale.

À l'époque, nous vivions encore sous le système Mao avec une certaine ouverture sur le monde extérieur, mais dans un tissu social bien cadré pour apprendre à agir et à penser comme il fallait. Les jeunes de maintenant font souvent le contraire de ce qui est exigé, c'est peut-être pourquoi j'aimerais goûter ce plaisir d'une vie où les contraintes sont moindres.

Avec l'aide d'amis, je suis bien en France. Au début, habituée à agir avec des directives, je me sentais perdue en ayant le champ libre, comme dans un vide psychologique total. Cette période de désorientation a duré pas mal de temps. Tout est tellement différent ; les réglementations par exemple : dans notre pays natal, c'est sur l'idéologie et ici, c'est plutôt partout ailleurs, les textes juridiques, etc., et pourtant, avec tous ces règlements, on ne se sent pas réduit.

Je suis habituée à la vie ici, et je continuerai sur ce chemin. Mais je retourne régulièrement en Chine, comme beaucoup de mes compatriotes. Je constate à chaque retour que le pays et Pékin ont connu de nombreux changements dans le bon sens. Je suis ravie de voir ces progrès.



Lu Jun, 34 ans, agent commercial dans une entreprise française

J'aimerais bien témoigner de certaines mutations dont j'ai moi-même vu les effets depuis mon enfance. Ma perception a été certainement marquée par la situation de ma famille, mon éducation et mon expérience. L'éducation et la sécurité sociale sont les deux sujets qui préoccupent les Chinois ordinaires.

L'éducation, par exemple. Depuis la mise en place de la politique de l'enfant unique, l'éducation des enfants devient de plus en plus importante, quel qu'en soit le sexe. À la génération de mes parents, c'était très différent : mon grand père maternel, un confucianiste, a envoyé tous ses garçons à l'école, sauf ma mère, sa seule fille. Pour Confucius, une fille illettrée a beaucoup plus de qualités qu'une fille qui sait lire et écrire.

Je ne connais pas le budget de l'éducation nationale en Chine. De toute façon, rien n'est gratuit en Chine. Mes parents ont dépensé beaucoup plus pour mon éducation que pour celle de mes deux frères. Il existe peu d'aides pour les familles pauvres. Malgré tout, quand mes frères et moi étions à l'université, nous ne payions pratiquement pas de frais de scolarité.

Concernant la recherche d'un emploi pour les jeunes diplômés, quand mes frères ont quitté l'université, ils ont trouvé un travail très facilement ; quand j'ai quitté l'université, des camarades de ma promotion ont eu des difficultés. L'éducation est tellement importante pour l'avenir d'un enfant que les parents font tout pour qu'il réussisse. L'enseignement supérieur va devenir cher pour les enfants des ouvriers et des paysans. Ils risquent d'abandonner leurs études. Les enfants chinois pauvres vont-ils être privés du droit à l'enseignement supérieur? Seront-ils aussi pauvres que leurs parents? Leurs enfants pourront-ils aller à l'université? On aura la réponse dans 15-20 ans.

Zeng Yi, 26 ans, étudiante

Les jeunes comme moi, qui sont nés au début des années 80 et ont grandi avec le développement de la mondialisation, nous manquons d'expérience, mais nous avons nos propres perceptions sur la globalisation au sein de ce courant du changement du monde.

Quand j'étais petite, la ville où j'ai vécu, c'était, selon moi, le centre du monde, je n'ai jamais pensé à rencontrer des étrangers ni à mettre mes pieds à l'étranger ; tout cela me semblait comme des rêves trop lointains. Mais aujourd'hui, je fais mes études en France ; du Pacifique à l'Atlantique, de l'Asie à l'Europe, je ne peux dire les kilomètres qui séparent mon pays natal et Paris. Au contraire, je ne sens pas trop la distance, je peux téléphoner à mes parents à tout moment, et je peux parler avec mes amis en utilisant le MSN*, ou en écrivant les Email ; la distance disparue, on se sent plus proche qu'avant. Mais ce n'est qu'un aspect de la mondialisation.

** Communication par Internet, chacun étant devant l'écran de son ordinateur.*

Wenli Yan-Francillon, 38 ans, responsable achats Europe pour une Société multinationale

Ayant exercé le métier d'acheteur depuis de nombreuses années, il m'est arrivé d'aller acheter des produits en Chine – usine du monde. Si je suis impressionnée par le développement économique, par le dynamisme de ce pays, je me sens en même temps désolée de constater combien le veau d'or a pris de l'ampleur. Mes allers et retours me laissent en effet un sentiment partagé entre un certain enthousiasme et une crainte devant les inégalités et l'emprise de l'argent sur

“les cerveaux”. Est-ce que les liens sociaux ne vont pas se craqueler ? Est-ce que la Chine va conserver sa culture et son identité ? En assumant de plus en plus son autorité sur la scène internationale, arrivera-t-elle à gérer l'exode rural et les migrations intérieures ?

Dans un pays de 1,4 milliard d'habitants, il sera difficile de contrôler le développement (qui me semble parfois assez anarchique) mais il y a beaucoup de lieux d'espoir. Ce n'est certes qu'un début, il reste encore beaucoup à faire. Souvent, je ressens assez douloureusement les critiques systématiques des journalistes qui font comme si la Chine était sur le même tempo de développement que l'Europe. Ces accusations des médias occidentaux sont pour moi injustes. Nous ne pouvons pas sauter les années et les siècles “à pieds joints”.

En une décennie, l'image de la Chine est passée de “l'aspect folklorique” d'une Chine maoïste à une “peur” de ce pays qui “prend des emplois” aux Français. Quand on parle de délocalisations, la Chine est systématiquement ciblée sans que personne ne mentionne l'Inde, l'autre géant de l'Asie. Je voudrais simplement rappeler que l'installation des entreprises occidentales en Chine ne crée pas seulement du chômage en France, elle provoque également un taux de chômage qui s'accroît d'année en année en Chine (restructuration des entreprises d'État) et contrairement à la politique sociale en France, les chômeurs en Chine ne touchent qu'une faible allocation qui ne leur permet même pas de survivre. En parlant de loi sociale, je constate qu'heureusement ou malheureusement, c'est plutôt l'installation des entreprises étrangères qui a apporté d'autres conditions de travail, la reconnaissance de la valeur ajoutée du personnel et aussi le respect environnemental.

Si je regrette la perte de la solidarité, du jugement de la valeur d'une personne sur sa sagesse, sur son savoir, je suis contente de constater une certaine amélio-

ration dans le respect environnemental, dans les droits sociaux, et la mise en valeur du patrimoine.

Je suis de ceux qui regardent avec confiance les mutations de la Chine, en ayant conscience qu'il y aura forcément des soubresauts, des transformations sociales douloureuses, mais comme pour le grand fleuve, les crues peuvent être endiguées sous le regard du sage.

Suzanne Y., 69 ans, professeur retraitée

Au printemps 1989, j'ai divorcé. J'avais 50 ans. À l'époque, tout le monde était logé par son unité de travail. J'ai donc quitté celle de mon ex-mari pour m'installer dans la mienne. On m'a mise dans une sorte de foyer destiné aux jeunes professeurs célibataires. Une chambre de 12 m² que je devais partager avec une collègue.

Pour changer cet état de choses, j'allais une fois par semaine au bureau chargé de l'attribution des logements et pendant un an, mes supérieurs intervinrent à maintes reprises sans résultat.

Un an après, on m'a mise dans un deux pièces que je devais partager avec un jeune couple, leur bébé et sa nourrice ; on ne me laissait pas un centimètre carré de la partie commune. Je me retirais dans la seule pièce qui m'appartenait. Impossible de vivre sans conflits avec mes colocataires.

Bien sûr, je continuais à faire des démarches pour améliorer la situation. La veille des vacances de l'hiver 91, on m'a accordé, comme une "faveur exceptionnelle" pour mon bon travail, un deux pièces qu'un autre maître de conférence avait laissé pour aller s'installer dans un nouveau bâtiment.

Fin 1995, deux nouveaux immeubles étaient là. Tous les professeurs titulai-

res – dont j'étais – avaient droit à un trois pièces plus grand. Une fois encore, j'étais exclue. J'ai alors menacé de démissionner. Trois jours après, j'ai eu mon trois pièces, dans un immeuble ancien. Et cela, encore une fois, on le présentait comme "une faveur exceptionnelle" qui faisait grand bruit.

En 1998, un grand immeuble était en construction pour tous les professeurs titulaires et tous les chefs de département – ce que j'étais – et au-dessus. Cette fois-ci, les critères avaient changé, on ne tenait compte que du titre, le nombre des membres de la famille ne comptant plus. J'ai eu sans difficulté mes 130 m² où je me suis installée trois ans après.

À travers ces déménagements successifs, on peut avoir une idée de l'attention de plus en plus grande accordée aux intellectuels, de l'amélioration de leurs conditions de vie et des mutations dans les critères pour attribuer les logements.

Gu Li, 50 ans, journaliste à RFI

Lors de mon arrivée en France en automne 1988, la première chose qui m'a marquée est une certaine liberté dans l'air. Je me suis alors sentie enfin libre.

Et puis, pendant mes études, comme j'ai eu accès aux informations non truquées ni sectionnées, et aussi parce que j'ai pu discuter avec des gens qui avaient une vision autre que la mienne, j'ai commencé à voir le monde sous des angles différents. Et cela m'a aidée à découvrir la vérité. Par exemple, le Tibet a été un pays envahi par la Chine dans les années 1950, alors que j'avais la conviction qu'il était une partie de la Chine depuis l'Antiquité, d'autant plus qu'on nous enseigne que les Tibétains sont plus ou moins descendants d'une princesse chinoise que le roi du Tibet épousa il y a plus de mille ans.

Enfin, depuis bientôt vingt ans que je vis en France, ma vision sur la valeur de la vie humaine a complètement changé. La vie humaine doit être sacrée. La dignité d'un individu doit être sacrée. Un être humain ne peut sous aucun prétexte être sacrifié ni pour sa patrie, ni pour aucune autre cause. On n'a pas le droit de supprimer une vie. L'éducation que j'ai reçue depuis mon enfance disait qu'un individu n'a pas d'importance. On doit être un simple outil du parti communiste d'où il tire sa valeur. On doit se contenter d'être un simple écrou¹ vissé par le Parti sur la machine collective du parti dans la patrie. Maintenant, quand je repense à cette philosophie des fourmis ou des abeilles, il y n'a qu'un seul mot qui peut la qualifier : c'est l'anti-humanité.

1. Allusion on ne peut plus transparente à Lei Feng, simple soldat de l'Armée populaire de libération, personnage emblématique jusqu'à des années récentes de la propagande du régime.

Liu Fei, 24 ans, étudiante à Sciences Po

On constate que les dernières modes dans tous les domaines imaginables apparaissent sur les marchés émergents, y compris en Chine. Bien sûr la Chine, les Chinois, en 50 ans, détruisent et construisent à un rythme et une envergure qui pourraient demander 500 ans... Avec une économie en plein essor, le pays entier est en train de vivre une dynamique trépidante. Le monde est émerveillé. La Chine, à son tour, est devenue à la mode en Occident. Néanmoins, si on a pour but un tourisme à la découverte, entre autres, de la soi-disant tradition, on risque de n'apercevoir que d'impressionnants gratte-ciel à l'américaine dans des jungles urbaines, même si le tableau paraît également contrasté avec de pitoyables images d'endroits isolés en campagne ou en montagne lointaine, et donc à l'abri du centre d'attention des grandes villes trop souvent surmédianisées.

Quand Bach, the Beatles et Marilyn Manson sont offerts simultanément à la consommation passive d'un peuple qui s'est trop longtemps battu au seuil de la survie, désillusionné à la fin de la guerre froide, ou autrement dit la guerre idéologique, il lui est difficile de trouver le nord, soit ! Les gens sont devenus réalistes et incrédules. Taoïste, bouddhiste, confucianiste ou chrétien, pourquoi pas, si ce n'est pas contreproductif en terme de "voie de développement" ! Apparemment, le développement en question est réduit à l'aspect matériel. Hélas, si seulement on pouvait laisser mourir provisoirement l'esprit pour se préoccuper des choses "plus importantes" !...

En Chine, comme dans bien d'autres pays du monde moderne d'ailleurs, les conditions de vie s'améliorent, mais depuis peu de temps au regard de l'histoire humaine. Grâce aux nouvelles technologies, on sent un progrès énorme sur le plan sociétal et une espèce de rupture avec le passé. Pourtant, il semble que l'on ne soit pas plus heureux qu'avant, on peut même dire qu'on ne l'est pas autant. L'humanité entière s'est engagée dans un immense chantier de création d'outils et de richesses enfin. C'est dans l'amour et dans l'espoir que l'on a commencé à entreprendre, tout pour un monde meilleur. La cause restant à achever, on est déjà envahi par nos propres outils, on devient confus. Le but initial se dilue alors dans des moyens, on croit qu'avec des moyens inventés on arrivera à tout faire. Et en fait, l'environnement se dégrade à chaque seconde en raison de la toute puissance humaine. Tout le monde est coupable. Qui peut prétendre être fier ? Il n'y pas de remède tout fait. Cependant, il va falloir réagir avant que la situation ne soit irrémédiable. Et pour réagir, il est nécessaire de s'interroger d'abord sur une question fondamentale autant pour une personne que pour une nation, un État : quel est le sens de mon existence ? de ma raison d'être ?

Chez les Bouddhistes, le temps relativisé



Photo : Elisabeth Moustafioğlu

Dennis est directeur adjoint de l'Institut de science et de théologie des religions (Institut Catholique de Paris). Il a écrit de nombreux ouvrages, en particulier en 2006 avec Fabrice Midal *Jésus, Bouddha, quelle rencontre possible ?* (Éd. Bayard).

par Dennis GIRA

« En toutes choses, l'élément primordial est le mental ; le mental est prédominant. Tout provient du mental. Si un homme parle ou agit avec un mauvais mental, la souffrance le suit d'aussi près que la roue suit le sabot du bœuf tirant le char. »

« En toutes choses, l'élément primordial est le mental ; le mental est prédominant. Tout se fait par le mental. Si un homme parle ou agit avec un mental purifié, le bonheur l'accompagne d'aussi près que son ombre inséparable. »¹

1. *Dhammapada*, Les Deux Océans, Paris 1989 (réimpression de l'édition de la librairie orientaliste Paul-Geuthner, 1931), p. 9.

Ces deux versets, tirés du *Dhammapada* – qui est un recueil d’aphorismes résumant l’enseignement du Bouddha et le texte le plus lu par les bouddhistes, toutes tendances confondues – nous donnent la clé pour comprendre ce qu’est le « temps » dans le bouddhisme.

L’homme qui parle ou agit avec un « mental mauvais » est l’homme qui est tout simplement incapable de voir que tout en ce monde, lui-même y compris, est éphémère. Il se nourrit de l’illusion qu’existe en lui un « soi permanent » qui résisterait aux changements qui frappent pourtant tout phénomène. Convaincu que ce « soi » existe vraiment, il ne cesse de poser des actes proprement égocentriques – ou « égotiques », destinés à l’épanouir. En réalité il se condamne ainsi à la frustration perpétuelle de vouloir avec toute sa force la seule chose qu’il n’aura jamais : un bonheur durable fondé sur les sables mouvants d’un monde foncièrement éphémère. De plus, ses actes « égocentriques » bloquent l’individu dans le *samsara*, le cycle de naissances et des morts dont tout être vivant est prisonnier. Il s’agit là de la loi karmique (*karma* = l’acte et ses conséquences) : tout acte négatif

(un acte négatif est un acte égocentrique) posé dans cette vie portera un fruit dans une vie ultérieure, le malheur de l’homme souffrant en cette vie étant le fruit d’actes négatifs posés dans des vies antérieures.

Pour comprendre pourquoi le *samsara* est une véritable prison, il suffit de réfléchir sur le sens du mot *kalpa*. Chez nous, un millénaire est long, tellement long qu’on n’a même pas de mot pour désigner une période de temps plus long ! Mais un *kalpa* est la quantité de temps qu’il faudrait pour faire disparaître l’Himalaya si, une fois tous les trois siècles, on l’effleurait avec un tissu extrêmement délicat ! Et il y a autant de *kalpa* qu’il y a de grains de sable dans le Gange. C’est presque l’infini multiplié par l’infini. En plus, les êtres vivants prisonniers du *samsara* montent et descendent une échelle d’existences dont certaines sont très désagréables (on peut naître comme animal ou encore dans des enfers terribles...) et d’autres agréables ou neutres (l’existence divine, par exemple, ou l’existence humaine). C’est la qualité des actes qui détermine où l’on va renaître. Quand on parle du *samsara*, on parle donc de milliards de

milliards de vie, et chaque vie est caractérisée par la souffrance et la mort. On comprend bien pourquoi le seul but digne de l'homme est de sortir définitivement de ce cycle.

Mais comment faire ? Tout simplement en suivant l'enseignement du Bouddha qui, lui, a trouvé la vérité qui permet à tous de se libérer de ce cycle des naissances et des morts. En effet, l'homme qui met en pratique tous les conseils du Bouddha arrive, peu à peu, à « purifier » son mental. Il arrive à voir les choses telles qu'elles sont. Il accepte que tout est vraiment éphémère. Il dissipe l'illusion qui le plongeait dans un comportement égocentrique (et donc karmiquement désastreux). Et il n'est plus prisonnier du *samsara* puisqu'il ne pose plus d'actes karmiques. Il fait déjà l'expérience du *nirvana* (la dissipation de l'ignorance, de tous les désirs illusoire qui en découlent ainsi que des actes que ces désirs occasionnent). Alors le bonheur

l'accompagnera « d'aussi près que son ombre inséparable. »

Dans cette perspective, on peut mieux comprendre pourquoi le temps est relativisé. En faisant « exploser » en quelque sorte la notion même du temps et de l'histoire (ce que nous appelons « histoire » pèse très peu quand on pense à ce que représente un *kalpa* – ou des milliards de *kalpas* !). Et quand on entre vraiment dans la cohérence du bouddhisme, on commence à saisir à quel point l'instant devient important. En effet, quand tout est éphémère, c'est l'instant qui prime. Le passé n'existe plus, l'avenir n'existe pas encore. Au lieu de passer son « temps » dans le passé ou dans l'avenir, ce que nous faisons presque toujours, le bouddhiste essaie de vivre l'instant présent – en sachant que cet instant ne dure pas évidemment, ce qui sauve de la tentation de s'y attacher. Il y a là toute une discipline, ou plutôt toute une Voie – la Voie du Bouddha. ■



Car le monde et les temps changent...



**Jean-Marie, 70 ans,
prêtre de la
Mission de France,
théologien, est
membre de l'équipe
de partenaires
de Bordeaux et
animateur du Parcours Fondamental de
l'Ecole pour la Mission.**

par Jean-Marie PLOUX

“*Car le monde et les temps changent*” est le refrain d’une chanson de Bob Dylan chantée par Hugues Aufray il y a déjà belle lurette ! Mais non seulement nous changeons de temps, mais nous changeons le temps et aussi l’espace qui lui est lié.

L’espace s’efface :

Ce qui fait une société humaine, c’est d’abord une inscription dans l’espace. Sur ce point, à notre époque, l’humanité s’est échappée de la zone d’attraction terrestre et s’est tournée vers les espaces galactiques et l’univers en

expansion. Mais elle a aussi dépassé l'atome indépassable en scrutant sa structure complexe. Voilà pour la macro et la micro dimension. Elle n'est pas sans incidence sur la communication et donc sur la manière de vivre dans le temps. Quant à l'espace géographique, c'est d'abord la planète dans sa solidarité écologique, en prenant le terme dans son sens le plus large. Battre un record de vitesse pour le TGV, c'est aussi une manière de réduire le temps. Mais la communication par satellite – le téléphone portable – ou Internet, en réduisant l'espace, transforment aussi le rapport au temps.

On pourrait ajouter bien des choses, mais reprenons l'axe de ce numéro de la *Lettre aux Communautés* consacré aux mutations du temps et de l'histoire.

Le temps

Je ferai comme si le temps était une notion simple dont on puisse parler simplement. Sous cette condition, et en faisant abstraction des différences culturelles (c'est beaucoup !), on peut au moins rappeler quelques différences dans

l'approche de cette réalité, selon qu'on relève de l'univers traditionnel, de la Modernité ou du monde contemporain. Et, naturellement, ces univers sont imbriqués dans les sociétés et en chacun de nous, mais il y a des dominantes.

Dans l'univers traditionnel...

Pendant des millénaires, et aujourd'hui encore en bien des sociétés traditionnelles, le temps de l'homme et de la société humaine a été celui de la nature, le temps cosmique qui était aussi le temps divin. Soit que la régularité de son cours ou de ses rythmes (les saisons par exemple) en montre l'éternelle sagesse, soit que ses caprices signent la liberté souveraine du divin, Dieu ou dieux, selon le cas. Même les événements structurant de la foi chrétienne ont été calés sur le cosmique : naissance de Jésus (dans l'hémisphère Nord !) assignée au point où le soleil reprend une courbe ascendante ; résurrection inscrite au moment où la végétation et la vie sortent du sommeil hivernal...

Les temps modernes

Au moment de l'émergence de la Modernité, l'horloge mécanique a rythmé le

temps de l'homme et, lorsqu'il a disposé de la lumière, son activité s'est étendue sur les vingt-quatre heures d'une journée. Et comme sa capacité à se mouvoir dans l'espace (mer, terre, air) s'est accélérée, le temps s'est raccourci d'autant. L'essor des techniques a permis d'inscrire plus d'activités dans un laps de temps donné et le temps maîtrisé a favorisé l'essor des techniques. Comme on l'a dit dans une formule lapidaire : le temps, c'est de l'argent.

Mais c'est aussi avec la Modernité que l'histoire des hommes a pris un nouveau visage. Non seulement il fallait maîtriser le cours du temps, mais il fallait gouverner la marche du monde : l'histoire. Alors que l'homme traditionnel était fasciné par l'Origine, l'homme moderne s'est tourné vers le futur. L'homme traditionnel vivait souvent avec la conscience d'une déperdition inéluctable de l'énergie primordiale et il luttait pour en freiner l'épuisement. L'homme moderne, au contraire, s'est emparé de l'énergie et a mis toutes ses forces pour l'accumuler, la maîtriser et l'employer pour un monde meilleur, quitte à sacrifier le présent pour l'avenir. Le mouvement devint évolution, l'histoire devint progrès.

La relativité du temps

Aujourd'hui (depuis la deuxième guerre mondiale), comme dans les autres domaines de la vie humaine, nous vivons une formidable mutation et du temps (et de la conscience du temps) et de l'histoire (et de la conscience de l'histoire.)

Bien entendu, en dépit de certains mouvements écologiques qui visent à réinsérer le phénomène humain dans le cadre de la nature, cette mutation s'inscrit dans le mouvement de toujours par lequel les humains se sont distanciés de la nature et ont entrepris d'en desserrer l'étau pour, au contraire, la maîtriser et la mettre à leur service.

Jusqu'à nous, l'espace et le temps marchaient ensemble mais en restant séparés. Nous sommes entrés dans l'espace-temps et pas seulement par la théorie de la Relativité. L'électronique et internet en annulant pratiquement la distance ont aussi annulé la durée et nous communiquons dans l'instant que l'on appelle « le temps réel », on se demande bien pourquoi d'ailleurs... Non seulement la télévision nous rend contemporains de tout, mais le rapport à l'image même abolit

la distance qui est inhérente à l'écriture et à la lecture. Donc, nous nous informons et nous échangeons dans un présent immédiat mais, comme l'a maintes fois souligné Michel Serres, le fait de vivre dans l'immédiat du téléphone portable, par exemple, nous a privés d'une adresse, c'est-à-dire de l'assignation à un lieu et à des racines. Par la mondialisation de l'économie et par la télévision, nous sommes contemporains et nous sommes partout et nulle part.

De même, nous supportons de moins en moins l'attente du différé. L'accélération des transports, la politique des flux tendus, la rotation rapide des stocks mais aussi la lutte contre le vieillissement, tout cela tend à nous convaincre que la durée doit être réduite et que l'idéal est, selon une formule publicitaire, le : tout, tout de suite.

D'ailleurs, s'il n'y a plus de saisons, ce n'est pas d'abord à cause du changement climatique, c'est parce que, sur l'étal des grandes surfaces, nous trouvons en tout temps tous les légumes, tous les fruits, tous les produits de tous les pays. Et s'ils n'arrivent pas frais cueillis d'hier, ils sont à notre disposition surgelés ou sous vide.

Sous la forme d'ovocytes, de spermatozoïdes ou d'embryons conservés dans l'azote liquide à moins 193°, la vie est arrêtée dans son cours et repart quand nous le décidons.

Par tous les moyens, il faut réduire le temps, le poids du temps. La maîtrise d'énergies renouvelables, par exemple, même si elle obéit à d'autres préoccupations, nous affranchira du temps puisque les énergies fossiles qui ont stocké du temps s'épuisent avec le temps. Autre exemple : ce que nous appelons le virtuel, qui permet d'anticiper sur le temps mais aussi de s'en évader dans une imaginaire projection de soi.

Bref, si l'homme traditionnel vit le temps à partir de l'Origine, si l'homme moderne vit aimanté par le futur, nos contemporains des sociétés dites avancées (je me suis toujours demandé vers quoi ?) cherchent à vivre dans le présent, l'immédiat, l'instant, c'est-à-dire hors du temps. Parfois, les conditions du travail les y contraignent (voir les CDD), d'autres fois, c'est la remise en cause de valeurs comme la fidélité ou bien la pression commerciale pour changer, renouveler et jeter. Il n'est plus question de donner du temps au temps...

Bien entendu s'affranchir du temps et de la mort reste une utopie et, surtout, une sottise : nous sommes des êtres temporels. Il n'en reste pas moins que le rapport au temps a changé.

L'Histoire

Il y aurait, certes, beaucoup de choses à dire sur la manière dont l'histoire est envisagée dans l'univers traditionnel. Les regards récents portés sur la Bible, par exemple, sont un bon terrain pour apprécier le rôle des chroniques ou des récits "historiques". Mais c'est au temps de la Modernité que l'histoire s'écrit avec un grand "H" et c'est de cette conception que nous sommes les héritiers directs.

Le traitement "moderne" de l'Histoire.

La conquête de l'Ouest, la Révolution française, l'aventure industrielle, l'essor de la science, l'épopée coloniale, la révolution bolchevique, la Longue Marche ont été autant d'engagements de l'humanité dans une histoire de progrès. Depuis le XIX^e siècle, il n'a pas manqué de philosophes (Condorcet ou Hegel,

avant Marx, par exemple) pour lire le destin de l'humanité dans le grand livre de l'Histoire, annoncer les temps futurs, nourrir l'espérance des peuples. Le "sens" de l'histoire, qui était sa direction détectée aussi bien que son intelligence, a mobilisé des hommes, des classes, des peuples entiers. Tout était historique et l'histoire justifiait tout. On croyait aussi, ce n'est d'ailleurs pas fini, expliquer les choses par leur genèse. Et, bien entendu, pour forcer le cours des choses et hâter la venue des temps nouveaux, il fallait tout maîtriser et planifier, éliminer les aléas de l'histoire, réduire le hasard et aussi ce facteur insolent de désordre qui a pour nom : la liberté.

Les deux temps de la guerre mondiale, l'affrontement stérile de la guerre froide, le mouvement de décolonisation et l'enlisement des politiques de développement, la dégradation de l'environnement, le retour en force du hasard, les revendications farouches de la liberté individuelle, le retour au stade du capitalisme que les communismes russes et chinois prétendaient avoir dépassé, le nouvel idéal de la consommation et l'espérance de l'augmentation indéfinie du pouvoir d'achat, tout cela et le reste, en vrac, a contribué à déconsidérer l'histoire.

Nous étions héritiers d'une histoire écrite qui ambitionnait de tout dire de l'évolution humaine dans laquelle nous prenions place pour, à notre tour, en prendre le relais et conduire l'humanité plus loin. La critique des philosophies de l'histoire et la valorisation de la "pensée sauvage" et des "arts premiers" comme le privilège accordé à l'étude des structures et à leur dé-, re-, composition au détriment du mouvement (le "structuralisme") se sont ajoutés aux violences du siècle passé pour signer l'échec des grandes utopies libératrices et nourrir ce que l'on pourrait appeler les déconvenues de l'Histoire.

Or, ces déconvenues affectent aussi bien le passé que le futur. Ramassés sur le présent et perdant cette "inscription dans l'histoire" que Péguy opposait aux modernes fascinés par le Progrès, nous avons perdu le passé et le futur indispensables aux grandes entreprises humaines. Crise des racines et crise de l'espérance vont de pair. Pour pallier la première, des penseurs et des hommes politiques réclament une refonte de l'enseignement de l'histoire et renchérissent dans cette "œuvre de mémoire" nécessaire pour donner quelques fondations à des jeunes qui vivent ailleurs et autrement. On est beaucoup plus discret quant à

la seconde. Un homme de mon âge, contemporain des grandes espérances portées par le marxisme, mais aussi de la conférence de Bandung et des espoirs des pays dits "non alignés" et même d'une certaine ambition de la démocratie libérale, est atterré quand il voit qu'au cœur des projets (??) de cette campagne présidentielle du début du XXI^e siècle il y a le pouvoir d'achat et la sécurité. Ce n'est pas, comme on le dit trop souvent, que les jeunes ne soient pas prêts à s'engager. Mais ils s'engagent pour une solidarité immédiate, dans l'humanitaire par exemple ou dans des "coups", mais plus pour ces lendemains dont nous espérons qu'ils seraient enchantés. Ce n'est pas qu'ils refusent d'agir, mais ils veulent du concret maintenant. La lutte pour l'environnement, par exemple, fait partie de ce concret.

Et pourtant...

La grande tentation, alors, est d'être revenu de tout : en arrière toute, point zéro. Et pourtant, le tableau n'est pas si noir qu'il paraît. Je vois – au moins – quatre leçons qui émergent de ce désordre.

La première est celle de la conscience de la complexité des choses. Chez nous, c'est sans doute Edgar Morin qui a le mieux mis en relief et la complexité des choses et la nécessité d'une approche complexe pour les aborder. Alors que tout nous porte au simplisme : notre tradition cartésienne, la division du travail industriel, la logique médiatique, l'héritage des exclusivismes idéologiques, beaucoup d'éléments nous poussent à la conscience de la complexité des choses : la mondialisation, la biogénétique, la valorisation des réseaux et l'interdisciplinarité, le traitement informatique, les connaissances fournies par les sciences humaines, le renoncement au choix exclusif de la structure ou du mouvement, etc., etc.

La seconde est le refus des absolus. Certes, il ne faut pas se faire d'illusions, on n'en est jamais totalement libéré et tous ceux qui briguent le pouvoir rêvent d'utiliser ce feu du Ciel. Mais il me semble que l'humanité a conscience d'avoir payé très cher sa dévotion aux absolus, qu'ils soient religieux ou politiques. La maladie mortelle des *-ismes* a été à la source de tant de violences et de morts qu'il semble que nous en soyons guéris. Cela n'induit pas que

nous sachions vivre *ipso facto* dans la relativité, le respect des différences, la solidarité. Nous sommes menacés – encore des *-ismes* ! – par le relativisme, le syncrétisme, l'égoïsme et la bouillie. Mais enfin on peut espérer que tous aient compris que l'absolu est dangereux, en tout cas combattre pour s'en délivrer. Précision : j'entends par absolu ce qui, étant délié de tout, s'impose à tout ou ce qui, n'étant justifié par rien, justifie tout. Et je ne fais pas d'exception pour Dieu, car on est toujours tributaire d'une représentation de Dieu.

La troisième est la solidarité du genre humain. Bon gré, mal gré, nous prenons conscience de cette "socialisation" mondiale que Teilhard avait pressentie et dont il voyait le modèle dans la communauté scientifique internationale. Avec les risques des hégémonies de quelques-uns ou de l'uniformité, elle se réalise sous nos yeux. Sans ordre, on peut évoquer les galaxies de la musique et du sport, l'espèce de tissu cervical de l'humanité que constituent internet, la mondialisation des échanges, le souci d'un règlement mondial des conflits, l'aide humanitaire "sans frontières", l'interreligieux. Rien n'est acquis, tout est à faire, tout peut

conduire à des crises majeures. Il n'empêche, cela existe.

Enfin, je retiens la conscience d'appartenir à une même planète et d'en être solidaires. On mettra beaucoup de temps à en tirer les conséquences pratiques et politiques mais, sur ce point, nous ne reviendrons pas en arrière. Et c'est peut-être par le souci des enfants et la solidarité avec les générations à venir que le sens du futur nous reviendra.

Un nouvel art de vivre

Selon qu'il est optimiste ou pessimiste de nature, le lecteur trouvera que cette évocation – bien trop simple – de la réalité d'aujourd'hui est trop noire ou trop rose. J'ai seulement voulu dire ceci :

Il nous faut apprendre à vivre dans la conscience de la complexité des choses, en faisant des choix d'existence sur lesquels on s'engage, mais en sachant la relativité de ces choix et le besoin vital d'une confrontation aux autres. Il faut entrer dans un débat démocratique et le nourrir de ses connaissances et de ses

convictions, vivre une dynamique du provisoire, non seulement respecter la différence, mais attendre des autres un éclairage que l'on n'a pas soi-même. Nous sommes invités à une solidarité sans limite qui tient en même temps la plus immédiate proximité et le souci du plus lointain. J'ajoute qu'il faut apprendre non seulement à supporter le vide mais à en vivre. Je suis frappé de voir combien de penseurs ou d'analystes contemporains ont du mal à supporter ce vide et sont en quête d'une transcendance après que la religion ait fait défaut et que l'absolutisation des valeurs ait révélé sa nocivité. Il faudrait apprendre à vivre, à penser, à croire dans la relativité.

Cet horizon, s'il a quelque justesse, engage un type d'existence chrétienne mais aussi une manière de concevoir et le statut de la foi et l'intelligence de la foi. On ne pourra pas reconduire purement et simplement dans les formes reçues ce dont nous avons hérité. Et pour rester sur l'axe du temps et de l'histoire, il me semble que la foi chrétienne souffre aujourd'hui d'une double incompréhension en direction de l'Origine, sur le thème de la création, en direction de l'avenir, sur le thème de l'eschatologie ou de la venue du Royaume.

Mais elle souffre également d'un déficit d'engagement sur le présent, ce qui est pourtant le plus urgent.

Or la foi chrétienne a encore quelque chose à dire sur les trois dimensions du temps.

1 – Dans la mesure où elle s'inscrit dans l'histoire d'une communauté – celle de la Bible et de l'Évangile – la foi chrétienne dit l'importance de la mémoire et du récit. Sans cette mémoire et la relecture actualisée d'une histoire, y compris avec sa dimension de "repentance", toute culture est livrée à la foire d'empoigne du marché. C'est peut-être, indépendamment des arrière-pensées idéologiques, l'enjeu du débat sur la reconnaissance des racines chrétiennes ou religieuses de l'Europe. Mais, dans le grand brassage médiatique, cela vaut de toute identité culturelle.

2 – Il y a aussi le domaine de l'eschatologie, c'est-à-dire de l'intelligence des réalités dernières, de l'ultime. Or l'ultime a d'abord été compris sur le registre de la fin des temps. Le *télos*, alors, c'est le bout ou la fin. Aux temps modernes, ayant assimilé et transposé l'espérance messianique portée par la tradition judéo-chrétienne, on a

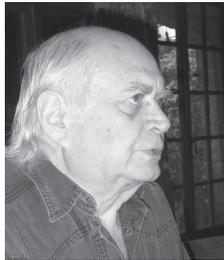
compris cet ultime comme ce qui apparaît au bout de l'histoire, comme le résultat espéré d'un processus. Ce sont les judéo-chrétiens qui ont brisé avec les conceptions de l'éternel retour des choses et de la fatalité du temps cyclique. Si la vie et la mort du Christ se sont inscrites dans le tragique de l'histoire, sa résurrection a fondé l'espérance que cette histoire n'était pas vaine et que le Mal n'en dirait pas le dernier mot. Hegel et Marx, chacun à leur façon, ont fondé toute leur pensée là-dessus. Et ce n'est pas parce que le "Progrès" tel qu'il a été conçu et promu a déçu que les chrétiens doivent renoncer à maintenir dans le monde une conception ouverte du temps, une responsabilité et un engagement dans l'histoire. Il ne faudrait pas qu'après avoir introduit le "sens" dans le temps et dans l'histoire, nous revenions au "non-sens" de la simple impermanence des choses. Il ne faudrait pas qu'après avoir porté le "Principe espérance", nous cédions à l'immobilisme et au défaitisme qui font le jeu des plus forts.

3 – Enfin l'ultime est aussi ce qui se dévoile de décisif dans l'événement, c'est la profondeur du présent. Ici le *télos* résonne comme la finalité. C'est peut-être aujourd'hui l'actualité la plus

grande de cette révélation chrétienne qui, pour nous, est le principe d'intelligence de toute situation humaine, à condition d'entrer dans un travail de réinterprétation. Il s'agit alors d'exprimer ce qu'est Dieu pour l'homme et l'humanité en reprenant, dans notre contexte, l'interprétation que le Christ en a donné dans le sien. Or s'il est une chose qui est au cœur de la perspective chrétienne, c'est que la Parole de Dieu en prenant chair dans le temps a dit la portée éternelle du temps, la destination divine de l'homme. Et la Résurrection, en inscrivant l'espérance que les formes de mort ne sont pas le dernier mot de l'aventure humaine, ouvre une autre histoire en même temps qu'une autre manière de se situer dans l'histoire dans la

mesure où elle pose une ouverture, une rupture, un commencement. Alors si pour beaucoup, aujourd'hui, c'est l'instant présent qui compte, les chrétiens disent qu'en effet, c'est dans l'ici et le maintenant que tout se joue, dans l'agir et le non-agir qui sont les deux faces de la présence aux hommes et au monde. Ce n'est pas inviter à voir le bon côté des choses, à se réjouir des signes de relèvement ou de renouveau, c'est bien plus que cela : tirer les conséquences pratiques d'une brèche dans le temps et dans l'histoire qui donne toute sa portée à l'espérance et à l'amour. Réalité assez bien illustrée par le fameux chapitre de l'évangile de Matthieu (25, 31-40) où le "jugement" est peut-être moins important que le dévoilement christique de la vie quotidienne. ■

Le temps de l'accomplissement



Jean-Marie est enseignant honoraire de l'Institut Catholique de Paris. Il participe à la recherche théologique de la paroisse Saint-Bernard de Montparnasse avec Maurice Bellet. Il intervient dans des groupes divers, en particulier en initiant à la lecture de l'œuvre johannique.

Interview de Jean-Marie MARTIN par Pierre CHAMARD-BOIS

Pierre Chamard-Bois : On entend souvent dire que nous héritons de deux conceptions du temps. L'une d'origine grecque qui privilégie l'éternel recommencement symbolisé par le cercle, l'autre de souche juive présentant le temps comme une flèche orientée du passé vers l'avenir, en une histoire qui est identifiée comme celle du salut.

Jean-Marie Martin : Cette distinction n'est pas pertinente. Toutes les cultures connaissent ces deux acceptions du temps. Les fêtes, en particulier religieuses, reviennent régulièrement selon un calendrier liturgique que le peuple juif utilisait. D'autre part la société grecque n'était pas temporellement enroulée sur elle-même.

P. C.-B. : Nous sommes aujourd'hui plus sensibles soit à une conception du temps ancré en son origine pour laquelle il s'agit d'éviter l'épuisement de l'intensité première, soit à une notion de progrès tourné vers un futur radieux. Dans le Nouveau Testament, qu'est-ce qui l'emporterait ?

J.-M. M. : Ni l'une ni l'autre. Nous sommes dans une pensée du dévoilement, de l'accomplissement. Ce qui nous apparaît comme second, le Christ, est révélé comme premier. Cela est dit clairement par exemple en Jean 1, 30 où Jean-Baptiste dit de Jésus: « *Après moi vient un homme qui fut avant moi, parce qu'il était premier par rapport à moi.* »

Pour comprendre cela il faut sortir d'une façon de penser le temps à partir du faire, de l'action. On ne peut accomplir que ce qui est, qui est de toujours, secrètement, alors qu'on ne peut faire que ce qui n'est pas encore. Dans la logique du faire, on ne peut pas être sans avoir été. Dans la perspective de l'accomplissement, on ne peut être que si on a toujours été. Le dévoilement est le dévoilement de ce qui est là en germe depuis la fondation du monde, comme dit Jésus.

Le temps est pensé à partir de la symbolique végétale de la semence et du fruit. Ce n'est pas une

comparaison avec ce qu'on sait déjà. Cela nous met autrement dans le temps. Là où nous pensons commencement et fin, l'Évangile, en particulier celui de Jean, mais aussi les épîtres de Paul, avec d'autres mots, propose de comprendre une intimité de l'origine (*arché* en grec) et de la fin (*eschaton* en grec).

P. C.-B. : S'agirait-il de vivre dans l'instant présent ?

J.-M. M. : Pas du tout. L'instant présent appartient à une pensée chronologique, comme une charnière entre le passé et le futur. Dans Jean, il s'agit d'un changement complet de point de vue. Cela peut apparaître comme paradoxal : c'est quand cela s'en va que cela vient. Le Christ vient à nous quand il monte au Père. Il se donne comme Fils quand il se donne à voir comme allant au Père, dans la résurrection. Monter vers le père, c'est, pour lui, venir à nous comme ressuscité. Au chapitre 20, Marie-Madeleine s'entend dire par Jésus qu'elle ne doit pas le retenir mais aller vers ses frères pour leur dire qu'il vient, justement en allant vers son Père. C'est contraire à nos représentations de courte vue où nous imaginons qu'aller vers le Père c'est, pour Jésus, s'éloigner de

nous. Ce qui se joue ici sur un mode spatial est identique à ce qui arrive temporellement. C'est quand on s'éloigne de l'*arché* qu'on s'en rapproche le plus.

P. C.-B. : Cela mérite peut-être quelques éclaircissements...

J.-M. M. : Bien sûr. Je vous propose de lire un passage de l'Évangile de Jean, à la fin de l'épisode où Jésus rencontre une Samaritaine (chap. 4). Les disciples, qui s'étaient absents, reviennent et proposent à manger à Jésus. Il leur répond : « *J'ai, moi, une nourriture à manger que vous ne connaissez pas.* » Devant leur interrogation il continue : « *Ma nourriture est que je fasse la volonté de celui qui m'a envoyé et que je porte à son terme son œuvre.* » Il faut comprendre que la volonté du Père, c'est que se déploie la semence, le germe qui est déposé à l'origine. On pourrait dire que la volonté correspond au moment séminal. L'œuvre est la semence portée à l'accomplissement. C'est ce que la suite du passage révèle :

« *Ne dites-vous pas qu'encore un laps de quatre mois il est et la moisson vient ? Voici, je vous le dis : levez vos yeux et contemplez les champs parce qu'ils sont blancs pour la moisson.* »

P. C.-B. : Nous sommes donc dans le temps de l'accomplissement.

J.-M. M. : C'est exact. Mais cela ne peut se voir que si on quitte la vue basse et qu'on « lève les yeux », qu'on regarde à partir d'en-haut. Dans la vue basse, on est dans le temps chronologique : « encore quatre mois ». L'heure vient et c'est « maintenant ». Ce n'est pas notre maintenant comme instant (déjà plus et pas encore, une extase de notre temps). Le maintenant est l'intimité de l'*arché* et de l'*eschaton*. La semence est dans le fruit comme le fruit dans la semence. Le plus originaire se dévoile dans le plus accompli. Cela est dit dans la suite (v. 36) : « *Le moissonneur reçoit un salaire et rassemble du fruit pour la vie éternelle, afin que le semeur et le moissonneur se réjouissent ensemble.* » Le semeur dans l'*arché* et le moissonneur dans l'*eschaton* se retrouvent ensemble dans la joie.

P. C.-B. : La joie est l'expression de cette intimité de l'originaire et de l'accompli, de la semence et du fruit. D'ailleurs, le fruit est, dans notre expérience, ce qui, en partie, sert de semence pour une récolte à venir.

J.-M. M. : Certainement, mais ici nous parlons d'une unique moisson où le fruit est la se-

mence dévoilée. Les semailles et la moisson, c'est en même temps.

Je voudrais aussi souligner que le fruit est rassemblé pour la vie éternelle. Il s'agit bien de rassembler ce qui était dispersé. C'est aussi un thème paulinien, où ce qui est dispersé est rassemblé en un seul corps, le corps du ressuscité. Où ce qui est déchiré est récapitulé. Il y a une convergence extraordinaire entre Jean et Paul sur ce sujet. Ce qui est semence / fruit pour Jean est ce que Paul articule comme semence / corps. Et qui peut s'entendre aussi comme mystère / dévoilement, ou encore comme : volonté du Père / œuvre du Père menée à son accomplissement par le Fils. Ce que Jésus nomme « mon heure » dans l'évangile de Jean est ce que Paul appelle le *kairos*, le moment favorable, la belle saison.

P. C.-B. : Ce temps est de toutes les époques. Il s'agirait donc de lever les yeux pour voir ce qui est déjà là ?

J.-M. M. : Oui, mais c'est d'abord une question d'entendre. Entendre la Parole donne de voir. Ce qui fait venir et ce qui fait voir est la même chose. La semence vient à maturation, à corps, en venant à visibilité. La révélation n'est

pas la communication d'une information. Elle est donnée dans le fait même qu'elle est dévoilement. Le temps johannique est le temps de ce processus.

P. C.-B. : Comment ce temps se déploie-t-il dans ce que nous appelons histoire ?

J.-M. M. : L'Évangile n'est pas « historique », il est dénonciation du temps historique, un temps mortel. La résurrection ressaisit autrement le passé, le présent et le futur.

Les premiers disciples attendent comme très proche le retour de Jésus. On dit qu'ils se sont trompés. En forçant le trait, je dirais qu'ils étaient effectivement plus proches du retour que nous le sommes. La marche du temps n'est pas une histoire qui va d'un point à un autre d'une façon continue et progressive. Nous sommes plus éloignés de la fin des temps que les apôtres. La fin des temps n'est pas l'extrémité du temps que nous imaginons. C'est la fin du temps historique et le dévoilement d'une autre temporalité.

P. C.-B. : La fin des temps est derrière nous !

J.-M. M. : Le temps qui coule sans que nous puissions le retenir n'est pas la réalité profonde du temps. Le temps dont parle Jean est ce qui fonde

le temps tel que nous le percevons communément. L'éternité, qu'on trouve dans l'expression vie éternelle, n'est pas une prolongation indéfinie du temps historique. Elle en est l'origine. Le temps que nous percevons comme historique, marqué par la mort, prend fin avec la résurrection de Jésus, dont nous sommes partie prenante.

Nous sommes dans l'eschatologie non encore pleinement accomplie et non plus dans l'histoire. Le temps de l'accomplissement n'est plus le temps chronologique. Nous sommes dans le septième jour de la création. La résurrection est le septième jour. La résurrection n'est pas un événement ponctuel du temps chronologique : le Père commence à ressusciter le Fils avec le septième jour, même si nous n'en avons la révélation claire qu'en Jésus à un moment particulier de l'histoire.

Les six premiers jours sont les jours de la déposition des semences. Le septième est le temps des hommes, le temps de la croissance de la semence,

le temps du Fils, c'est-à-dire le temps où l'œuvre du Père se continue en Lui. Le septième jour, le Père n'est pas retourné dans la passivité. Il œuvre par le Fils, depuis le début de ce que nous appelons l'histoire. Et l'œuvre du Fils s'accomplit désormais par l'Esprit qui répand sur toute chair, et donc aussi la nôtre, la résurrection.

P. C.-B. : Pouvons-nous hâter les choses ?

J.-M. M. : Nous le demandons dans la prière... Le demander y contribue peut-être. Dans la prière, nous tutoyons l'insu, nous entrons en intimité avec le lointain comme lointain. Cela nous met dans la position la plus profonde qui soit : celle de recevoir.

Comme mère et fille, le temps,
L'homme et la femme font l'espace.
Les heures sonnent sur la place
Où l'ombre de l'arbre s'étend.¹ ■

1. Quatrain de Jean-Marie Martin.



Exprimer la foi pour des temps nouveaux

« Deux ans après la fin de la guerre, nous savons que la Paix ne ressemblera pas à celle qu’imaginait notre attente. Moins prochaine, elle ne sera pas un “retour” tranquille aux formes du Passé. La crise qui ébranle le monde dépasse largement les causes qui l’ont provoquée. Le conflit en a sa part, avec sa suite de détresses. Mais le bouleversement qu’il a déchaîné n’a pas pris fin avec lui : il vient de plus haut et il va plus loin. Les ruines sont un malheur. Elles sont aussi un symbole. Quelque chose est mort, sur la terre, qui ne se relèvera pas. La guerre prend alors son vrai sens : elle n’est pas un entr’acte, mais un épilogue. Elle marque la fin d’un monde. Mais, du même coup, l’ère qui s’inaugure après elle prend figure de prologue : préface au drame d’un monde qui se fait. »

Les plus anciens d’entre nous auront reconnu, ici, les premières phrases de la lettre pastorale d’E. Suhard de 1947 : *Essor ou déclin de l’Église*. Elles expriment au mieux le sentiment d’un changement d’époque et même de monde, changement qui était – et demeure – la raison profonde de la Mission de France : vivre et penser ce changement pour proposer au monde et dans l’Église une autre expression de la foi qui puisse parler à des hommes nouveaux. Cette intuition fut aussi au cœur du deuxième concile du Vatican. C’est pourquoi nous republions, comme Sources, des extraits du discours d’ouverture pro-

**Présenté
par
Jean-Marie Ploux**

noncé par Jean XXIII, le 11 octobre 1962. On y trouvera les deux clefs qui ont ouvert le Concile :

- La première est la conception de l'histoire comme "maîtresse de vie", sollicitant toujours à nouveau l'engagement chrétien pour l'humanité de l'homme.
- La seconde est la proposition de distinguer le contenu de la foi (dans le vocabulaire de l'époque : la doctrine) des formes dans lesquelles il est exprimé et transmis. C'était rouvrir le champ de l'invention d'une pluralité d'engagements chrétiens tributaires de contextes historiques et culturels différents pour vivre et exprimer la foi autrement dans un monde devenant autre.

Mais Jean XXIII ajoutait cette précision capitale : en conservant à la foi le même sens et la même portée. Ainsi, s'il fallait changer l'expression de la foi, et il le fallait pour que des hommes qui changeaient puissent en vivre, il fallait aussi et il faudra toujours que cela les conduise à la même fidélité dans la Voie du Christ et au même engagement pour la Vie des hommes.

« Il arrive souvent que dans l'exercice quotidien de Notre ministère apostolique Nos oreilles soient offensées en apprenant ce que disent certains qui, bien qu'enflammés de zèle religieux, manquent de justesse, de jugement et de pondération dans leur façon de voir les choses. Dans la situation actuelle de la société, ils ne voient que ruines et calamités ; ils ont coutume de dire que notre époque a profondément empiré par rapport aux siècles passés ; ils se conduisent comme si l'histoire, qui est maîtresse de vie, n'avait rien à leur apprendre et comme si du temps des

Conciles d'autrefois tout était parfait en ce qui concerne la doctrine chrétienne, les mœurs et la juste liberté de l'Église.

Il nous semble nécessaire de dire Notre complet désaccord avec ces prophètes de malheur, qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin.

Dans le cours actuel des événements, alors que la société humaine semble à un tournant, il vaut mieux reconnaître les desseins mystérieux de la Providence divine qui, à travers la succession des temps et les travaux des hommes, la plupart du temps contre toute attente, atteignent leur fin et disposent tout avec sagesse pour le bien de l'Église, même les événements contraires. (...)

Ce qui est très important pour le Concile œcuménique, c'est que le dépôt sacré de la doctrine chrétienne soit conservé et présenté d'une façon plus efficace.

Cité céleste et cité terrestre.

Cette doctrine embrasse l'homme tout entier, dans son corps et dans son âme, et elle nous demande d'être sur terre des pèlerins en route vers la patrie céleste. Nous voyons par là que cette vie mortelle doit s'orienter de telle façon que, en accomplissant nos devoirs à l'égard de la cité terrestre et de la cité céleste, nous puissions parvenir à la fin que Dieu a voulue pour nous. Cela veut dire que tous les hommes, soit individuellement, soit collectivement, ont le devoir de tendre constamment et pendant toute leur vie à l'obtention des biens célestes. Et l'usage qu'ils font des choses de la terre doit être ordonné à cette fin, en veillant à ce que les biens temporels ne mettent pas en danger leur bonheur éternel. (...)

Le progrès technique.

Puisque cette doctrine embrasse les multiples domaines de l'activité humaine, individuelle, familiale et sociale, il est nécessaire avant tout que l'Église ne détourne jamais son regard de l'héritage sacré de vérité qu'elle a reçu des anciens. Mais il faut aussi qu'elle se tourne vers les temps présents, qui entraînent de nouvelles situations, de nouvelles formes de vie et ouvrent de nouvelles voies à l'apostolat catholique.

C'est pour cette raison que l'Église n'est pas restée indifférente devant les admirables inventions du génie humain et les progrès de la science dont nous profitons aujourd'hui, et qu'elle n'a pas manqué de les estimer à leur juste valeur. Mais en suivant attentivement ces développements, elle n'oublie pas d'avertir les hommes que, par-delà l'aspect visible des choses, ils doivent regarder vers Dieu, source de toute sagesse et de toute beauté. Eux à qui il a été dit : « *Soumettez la terre et dominez-la* » (cf. Gen. I, 28), ne doivent en effet jamais oublier ce grave commandement : « *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul.* » (Matth. 4, 10 ; Luc 4, 8.) Ils éviteront ainsi que la fascination passagère des choses matérielles ne nuise au véritable progrès.

Comment promouvoir la doctrine à notre époque.

Ces choses étant dites, vénérables frères, il est possible de voir avec suffisamment de clarté la tâche qui attend le Concile sur le plan doctrinal. (...) (Le précieux trésor de la foi) nous ne devons pas seulement le garder comme si nous n'étions préoccupés que du passé, mais nous devons nous mettre joyeusement, sans crainte, au travail qu'exige notre époque, en poursuivant la route sur laquelle l'Église marche depuis près de vingt siècles.

Nous n'avons pas non plus comme premier but de discuter de certains chapitres fondamentaux de la doctrine de l'Église, et donc de répéter plus abondamment ce que les Pères et les théologiens anciens et modernes ont déjà dit. Cette doctrine, Nous le pensons, vous ne l'ignorez pas et elle est gravée dans vos esprits.

Présenter la doctrine d'une façon qui réponde aux exigences de notre époque.

En effet, s'il s'était agi uniquement de discussions de cette sorte, il n'aurait pas été besoin de réunir un Concile œcuménique. Ce qui est nécessaire aujourd'hui, c'est l'adhésion de tous, dans un amour renouvelé, dans la paix et la sérénité, à toute la doctrine chrétienne dans sa plénitude transmise avec cette précision de termes et de concepts qui a fait la gloire particulièrement du Concile de Trente et du 1^{er} Concile du Vatican. Il faut que, répondant au vif désir de tous ceux qui sont sincèrement attachés à tout ce qui est chrétien, catholique et apostolique, cette doctrine soit plus largement et hautement connue, que les âmes soient plus profondément imprégnées d'elle, transformées par elle. Il faut que cette doctrine certaine et immuable qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui répond aux exigences de notre époque. En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée. Il faudra attacher beaucoup d'importance à cette forme et travailler patiemment, s'il le faut, à son élaboration ; et on devra recourir à une façon de présenter qui correspond mieux à un enseignement de caractère surtout pastoral. >>

Le temps s'est arrêté

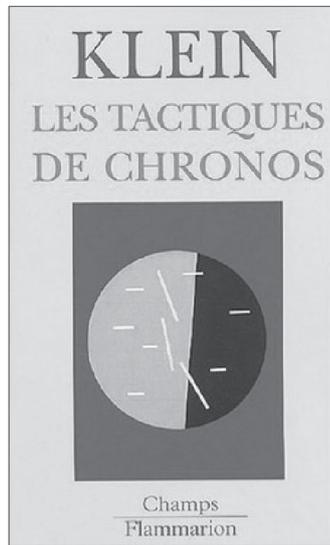
Le temps s'est arrêté depuis que j'ai été incarcéré
Je suis tombé dans un sablier géant
où je me suis trouvé, coincé et piégé à être enfermé
De quoi être révolté, car ma vie a été dégommée.
Comme effacé, j'ai tout perdu,
en une fraction de seconde,
Déconnecté de la réalité, la dignité
évanouie, la fierté disparue,
Même le peu d'humanité s'est trouvé
stoppé à cause de ma naïveté,
Je ne suis plus rien, à part un numéro d'écrou,
Je suis effondré, mais je dois le supporter et vivre avec.
[...]
J'essaie de survivre, de tenir,
voir venir un jour ma sortie !
Laissons faire le temps.

Fabrice

Etienne Klein

Les tactiques de Chronos

Éditions Flammarion, 2004



Il est intéressant, de temps en temps, de prendre des nouvelles du front de la recherche scientifique. Les travaux de biologie sont souvent sur le devant de la scène, à cause de leurs répercussions directes sur la santé et sur ce qu'est la personne humaine. Mais la physique continue son travail de fond. C'est elle qui nous apprend ces temps-ci que la terre se réchauffe et que le climat pourrait s'en ressentir dès maintenant et pour longtemps. Comme si le temps s'accélérait... Mais justement, qu'est-ce que le temps ?

Qu'en dit la physique moderne ? La lecture passionnante du livre de Etienne Klein montre que cette question n'est absolument pas réglée. Il reprend le dossier depuis le mythe grec et le titan Kronos libérant sa mère Gaïa de l'emprise d'Ouranos, jusqu'à... 2002 et la découverte d'une éventuelle gravité répulsive. Et tout cela sans lourdeur didactique, avec un enthousiasme qui donne envie de... prendre le temps ! Au fond, Etienne Klein montre qu'aucune des conceptions du temps que le bon sens et la phi-

losophie ont élaborées n'est tenable. Prenons par exemple la bonne vieille métaphore issue de Héraclite¹ : le temps comme un fleuve qui s'écoule. *Si le temps était un tel fleuve, quel serait son "lit" ? Par rapport à quoi s'écoulerait-il ? Que seraient ses "berges" ? Comme on voit, l'idée d'écoulement postule subrepticement l'existence de quelque réalité intemporelle dans la quelle passerait le temps.* (p. 36). On retrouve la phrase célèbre d'Augustin dans ses Confessions : « Quand on ne me le demande pas, je sais ce qu'est le temps ; quand on me le demande, je ne le sais plus ».

Etienne Klein montre bien comment l'interrogation, pourtant banale, sur le temps fait traverser les questions les plus fondamentales de la physique. Et cela avait commencé dès les fondateurs Galilée et Newton. Ceux-là mathématisent le

1. « On ne se baigne jamais dans le même fleuve. »

temps, et le représentent par une ligne continue, donc à une seule dimension : un seul chiffre caractérise le temps, celui de nos montres digitales. Mais là encore, les interrogations se pressent. *La figuration du temps par une ligne est fondamentalement incomplète : elle omet d'indiquer comment cette ligne se construit. Le présent n'amenant pas de lui-même un autre présent, il faut bien que quelque chose, un "petit moteur", fasse ce travail à sa place. Ce petit moteur qui tire le fil et qui, continuellement, renouvelle le présent, qu'est-ce, sinon le "cœur" même du temps ? [...] Un deuxième problème se pose. Pour pouvoir dire qu'une infinité de points forme une ligne, ne faut-il pas que ceux-ci coexistent en même temps sous notre regard ? [...] Or toute "lévitation" au-dessus du temps est impossible : jamais nous ne pouvons nous extraire du présent pour observer sa continuité avec la passé ou le futur. [...] Serions-nous tels des poissons mystérieusement*

capables de décrire la forme extérieure de leur bocal ? (pp. 68-70)

En tout cas, depuis Newton, on croyait avoir compris : *le temps physique est un temps absolu universel, partout le même, qui s'écoule identiquement en tout point de l'Univers. Ce temps-là, indépendant de l'espace, autonome par rapport aux phénomènes physiques, indifférent au mouvement. C'est ce qu'on appelle le temps newtonien. Il a l'avantage de donner au mot "maintenant" un sens parfaitement clair et distinct : ce qui se passe "maintenant" pour moi se passe également "maintenant" pour tous les autres observateurs de l'Univers.* (p. 112) Hélas, ce temps-là aussi s'écroule, avec Einstein et sa relativité. *En couplant le temps à l'espace de façon quasi-conjugale, il brise l'autonomie de l'un et de l'autre et modifie leurs propriétés. [...] Le temps se transforme en partie en espace et l'espace se transforme en partie en temps. La frontière qui permet de les*

*distinguer se met donc à dépendre de la vitesse du référentiel dans lequel on se trouve. Il faut par conséquent parler d' "espace-temps", plutôt que de l'espace et du temps. (pp. 112-115) Le principe de simultanéité, pourtant si clair et simple, est mis à mal. Ainsi, on sait qu'une particule fondamentale a souvent une durée de vie très courte. C'est le cas, à notre échelle d'observateur immobile. Par contre, pour la particule elle-même, autrement dit dans un référentiel qui la suit à sa propre vitesse, son temps de vie sera beaucoup plus long, surtout si elle va à une vitesse proche de celle de la lumière... Comprenez qui pourra ! La science n'est jamais autant efficace que pour "casser" les bonnes vieilles intuitions du bon vieux "bon sens". *Existent désormais autant d'horloges fondamentales qu'il y a d'objets en mouvement uniforme. [...] Les durées deviennent relatives, mais les notions de passé et de futur gardent un caractère absolu : passant**

d'un référentiel galiléen à un autre, on modifie les intervalles de temps séparant deux événements, mais on n'inverse jamais leur ordre dès lors qu'ils sont causalement reliés. Il faudrait pour cela dépasser la vitesse de la lumière, ce que précisément la théorie de la relativité interdit. (p. 119) Et notre auteur de s'amuser à démonter tous les mythes vendeurs de "voyage dans le temps", "retour vers le futur" et de "machines à explorer le temps", remis au goût du jour avec les jeux "vidéo" où l'on a soi-disant plusieurs vies...

Enfin, reste (au moins) une énigme. Pourquoi le temps passe-t-il de manière irréversible ? Le paradoxe est simple à exprimer : toutes les lois physiques qui régissent la dynamique du monde microscopique (atomes et particules) sont réversibles. Autrement dit, si on arrivait à filmer à cette échelle là, les lois resteraient valables si on passait le film à l'envers. On sait que ce

n'est pas le cas à l'échelle macroscopique : il y a de l'irréversible ! C'est la question de la fameuse "flèche du temps". D'où cela vient-il ? Etienne Klein explore toutes les réponses données depuis près de deux siècles : aucune ne convient vraiment... Et cette question a rebondi plusieurs fois, et encore en 1998. Il existe des particules (les "kaons neutres", romantiques, non ?), qui, lors de leur désintégration, ne respectent pas la réversibilité du temps. On dit qu'elles "violent" la symétrie T... Il y aurait donc de l'irréversible, même à faible échelle. Le plus beau de l'affaire, c'est que cela aurait à voir – c'est le dissident Andreï Sakharov qui l'avait repéré – avec l'anti-matière et le Big-Bang. *Et voilà comment, enquêtant d'abord sur une affaire de viol concernant de minuscules objets, on est amené à s'interroger sur la structuration globale de l'Univers primordial, il y a quinze milliards d'années. Cela montre, d'une part, que l'infini-*

ment petit et l'infiniment grand sont solidaires, uns par la même filiation, d'autres part, que certains phénomènes observables aujourd'hui font apparaître le passé qui a sédimenté dans l'Univers. (p. 145)

Etienne Klein ne manque pas non plus de prendre à bras le corps la question de l'origine, et de "ce qu'il y avait avant". *Se demander ce qu'il y avait avant le temps équivaut en fait à se demander ce qu'il y avait au nord du pôle Nord. Dans les deux cas, on ne peut que répondre "rien". [...] La cosmologie contemporaine nous invite à envisager un Univers sans cause préalable au sens habituel où nous l'entendons, non pas parce que cette cause serait anormale ou surnaturelle, mais tout simplement parce qu'elle n'entrevoit aucune époque antérieure*

dans laquelle elle pourrait opérer. Nos esprits épris de belle logique ont du mal à accepter que le sens de la question qu'ils posent puisse ainsi s'évanouir en un vertigineux méli-mélo. (pp. 179-180)

Notre auteur prend le temps ensuite de parler d'un "autre" temps : celui que nous ressentons, celui qui passe "trop" ou pas "assez" vite, qui est suspendu dans le face-à-face amoureux, celui qui ne "passe" pas dans l'inconscient pour qui tout est simultané. Même si ces parties ne sont pas celles où l'auteur est le plus compétent, elles ont l'avantage de montrer que le physicien se risque ailleurs que dans sa propre alcôve, et qu'il ne ramène pas tout le temps au temps physique. Son dernier chapitre sur la mort et le physicien

en témoigne. L'idée de la mort a sans conteste un impact sur notre perception humaine du temps [...] Alors, face à ce mur intemporel inévitable, comment se tenir ? Craindre et s'épouvanter sans limite, s'indigner, crier au scandale à l'idée de ne pas voir le coucher du soleil [...] Mais je peux tout aussi bien trouver quelque douceur à me dire qu'un jour je ne serai plus, et considérer ce nouveau matin comme une grâce qui m'est offerte. Tout instant vécu, dès lors qu'il se détache du fond obscur de la mort, ne prend-t-il pas aussitôt un nouvel éclat ? (p. 215-216). Le temps, même en deçà de la mort, n'a pas fini de nous étonner. Quant à l'éternité, qu'est-ce que ce sera !

Philippe DETERRE

Bulletin d'abonnement 2007

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE
BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2007**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **30 €**
de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **16 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**
de soutien **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**
de : _____ **€**

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

NOM, Prénom, Adresse :

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.



Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58

